

EX-LIBRIS

RUBENS BORBA  
ALVES DE MORAES

W.

Le ne fay rien  
sans  
**Gayeté**

*(Montaigne, Des livres)*

Ex Libris  
José Mindlin

G. GAUCHÉ REL. PARIS





RELATION  
D'UNE  
EXPÉDITION  
A  
LA BAYE BOTANIQUE.

REFLECTION  
 AND  
 EXPERIMENT  
 A  
 DAYE BOTANIQUE

RELATION  
D'UNE EXPÉDITION

A LA BAYE BOTANIQUE,

*SITUÉE dans la Nouvelle Hollande, sur la côte Méridionale,  
nommée par le Capitaine Cook, NOUVELLE GALLES  
MÉRIDIIONALE.*

AVEC des Observations sur les Habitants de cette Contrée,  
& la liste de l'Etat Civil & Militaire, au Port Jackson,  
traduit de l'Anglais, du Capitaine WATKIN TINCH,  
PAR C\*\*. P\*\*.

---

A PARIS,

Chez KNAPEN Fils, Libraire-Imprimeur, au  
bas du Pont Saint Michel.

---

1789.

---

*AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.*

**L**E moment où la Nation assemblée va s'occuper de porter la réforme dans toutes les parties de l'administration, est sans doute celui de faire connaître un Ouvrage qui a pour objet l'établissement d'une Colonie formée pour rendre à la patrie des hommes que leurs crimes avaient fait rejeter de son sein.

Les Loix pénales deviendront plus douces, c'est du moins le vœu des hommes sensibles, qui savent que le vice des institutions est la cause de la plûpart des crimes.

Mais que fera-t-on des coupables auxquels des loix moins sévères conserveront la vie, et de ceux qui ne méritent pas de la perdre dans la législation actuelle? Les laissera-t-on croupir dans des prisons où ils deviennent encore

plus pervers , sans remplir l'intention de la Loi , qui ne doit punir que pour corriger ? Ou bien le Magistrat forcé d'ouvrir les prisons qui ne peuvent plus contenir ces malheureux qui s'y présentent , les laissera - t - il rentrer dans la société , sous l'espoir qu'ils deviendront meilleurs ? Mais des expériences malheureusement trop nombreuses , ont forcé de renoncer à cet espoir. Ce n'est pas ici le lieu d'en développer les causes.

Enfin , employera-t-on les malfaiteurs à des travaux publics au milieu de la Société qu'ils ont offensée ? On remplirait certainement ainsi les premières intentions d'une bonne Loi ; mais ce moyen est très-difficile à pratiquer , et ne promet pas d'ailleurs , pour la Nation , les mêmes avantages que celui que les Anglais ont cru devoir lui substituer. Ce peuple que nous devrions bien plutôt imiter dans sa conduite politique que

6  
dans ses modes, vient d'envoyer à la Baye Botanique dans la nouvelle Hollande, une Colonie composée de sept cent-soixante-quinze malfaiteurs.

L'idée de tirer parti d'un pays, en y établissant des Colonies agricoles, n'est pas nouvelle; mais ce sont les moyens employés pour la faire réussir que nous osons présenter ici comme nouveaux: tels sont le choix du lieu, les soins que les Anglais prennent de ces hommes coupables; soins qui n'ont pas seulement pour principe cette sensibilité physique, que tant de circonstances peuvent faire varier et même errer; mais cette sensibilité philosophique dont l'impression est plus durable, parce qu'elle est fondée sur un calcul, dont les éléments sont le bonheur de chaque individu, et celui de la société. Nous osons donc espérer qu'un si bel exemple sera suivi par les

Français, qui ne le cèdent à aucun  
peuple en sensibilité et en humanité.

Les détails que contient cette relation  
sont d'autant plus intéressants qu'ils con-  
cernent le sort de l'établissement le  
plus hardi et le plus lointain qu'aient  
encore formé les Européens, et que le  
Capitaine Cook nous a donné peu de  
renseignements sur le local de cette Co-  
lonie, où il n'a fait que passer.

## INTRODUCTION.

*E*N offrant ce petit Ouvrage au Public, l'Auteur desire qu'il serve également à son amusement & à son instruction.

L'expédition à la Baye Botanique, a excité beaucoup de curiosité & donné naissance à une multitude de spéculations sur les conséquences qui en résulteraient. Tant que les hommes penseront librement, ils jugeront différemment d'un même objet. Quelques-uns ont assez bien présumé de l'expédition, pour assurer que la Mère-Patrie retirerait les plus grands avantages de la Colonie que nous allons établir; d'autres n'ont pas manqué de traiter ce projet d'insensé, de ruineux & de contraire à la bonne politique. Je laisse au Public le soin de décider laquelle de ces deux prédictions sera accomplie. J'espère cependant que les gens sensés, considé-

ront l'intention pleine d'humanité qui a déterminé à établir cette Colonie , & attendront , avant de porter de jugement , le résultat d'une expérience qui n'est pas moins nouvelle dans le projet , que difficile dans l'exécution.

Nulle considération n'a pu m'engager à tromper les lecteurs ; les faits sont rapportés simplement , et comme ils sont arrivés. J'ai toujours parlé d'après mes propres observations , & lorsque j'ai été obligé d'adopter les relations des autres , j'ai cherché la vérité avec soin , & j'ai réprimé ce penchant à l'exagération qui est presque toujours l'effet de la nouveauté sur l'ignorance.

La partie nautique de cet Ouvrage a été resserrée autant qu'il a été possible. Je crois que les marins la trouveront suffisante , & que les autres seront satisfaits de sa brièveté.

Les calculs astronomiques méritent la plus grande confiance, ils ont été fournis par un Officier muni de bons instruments, & chargé par le Bureau des Longitudes, de faire des observations pendant le voyage, & dans l'hémisphère austral.

TABLE des Chapitres contenus dans ce  
Volume.

CHAP. I <sup>er</sup> . <i>Embarquement des Mal- faiteurs ; départ des vaisseaux d'Angle- terre.</i>	pag. 1
CHAP. II. <i>Trajet d'Angleterre à Ténériffe.</i>	5
CHAP. III. <i>Séjour à Ténériffe ; départ pour Rio-Janeiro au Brésil.</i>	10
CHAP. IV. <i>Passage de Ténériffe à Rio Janeiro au Brésil.</i>	16
CHAP. V. <i>Séjour à Rio Janeiro. Départ pour le Cap-de-Bonne-Espérance. Obser- vations sur le Brésil.</i>	19
CHAP. VI. <i>Passage du Brésil au Cap- de-Bonne-Espérance.</i>	29
CHAP. VII. <i>Passage du Cap-de-Bonne- Espérance à la Baye Botanique.</i>	36
CHAP. VIII. <i>Arrivée de la flotte à la Baye Botanique ; son départ de ce lieu ; prise de possession du Port Jackson ; entrevue avec les naturels , &amp; détails sur les environs de la Baye Botanique.</i>	42

- CHAP. IX. *Prise de possession du Port Jackson ; débarquement des troupes de la marine & des prisonniers.* 54
- CHAP. X. *Lecture des commissions & prise de possession de l'établissement en forme. Cours des loix & manière d'y administrer la justice.* 59
- CHAP. XI. *Caractère & mœurs des Naturels de la nouvelle Galles méridionale , & nos transactions avec eux.* 69
- CHAP. XII. *Départ des Français de la Baye Botanique ; retour du Supply de l'île de Norfolk ; découverte faite par le Lieutenant Ball dans son passage à cette île.* 87
- CHAP. XIII. *De ce qui se passa au port Jackson dans les mois d'avril & de mai* 94
- CHAP. XIV. *Contenant ce qui s'est passé depuis le commencement de juin, jusqu'au départ des vaisseaux pour l'Europe.* 101
- CHAP. XV. *Description de la contrée , ses productions , son climat , &c.* 109

CHAP. XVI. *Progrès de l'établissement.*

*Situation des affaires au temps où le vaisseau , qui porte cette relation , partit pour l'Angleterre.*

123

CHAP. XVII. *Des avantages que la Mere-Patrie peut retirer de cette Colonie.*

129

*Liste des personnes qui composent les établissements civil & militaire.*

134

LIVRES NOUVEAUX qui se  
trouvent chez KNAPEN Fils, Libraire-Impri-  
meur, rue S. André-des-Arts, en face du  
Pont S. Michel. (1)

ÉTRENNES DE MNÉMOSYNE ou Recueil d'Epigrammes  
& de Contes en vers, 1788 & 1789. Prix 1 liv. 4 sols,  
chacun. broc.

Il paroitra chaque année dans le courant de Décembre  
un Volume de cet Ouvrage.

Relation d'une Expédition à la Baye Botanique. Prix  
1 liv. 10 sols.

Poësies diverses par M. de la Montagne, 1 liv. 16 s.

Observations sur le Règlement du 22 mai 1782, con-  
cernant les preuves de Noblesse exigées pour entrer au  
Service, 12 sols;

Bevues, Erreurs & Méprises de différents Auteurs en  
matière Musicale. Prix 1 liv. 16 sols.

Répertoire Universel, Portatif, d'Augustin Rouillé;  
*in-8.* 2 vol. broch. Prix 10 liv. 4 sols.

Répertoire Anglais, *in-8.* 2 vol. broc. 4 liv.

(1) On recevra tous ces Ouvrages, francs de port, au prix  
indiqué dans le Catalogue, en affranchissant les Lettres et  
l'Argent,

Dissertation sur cette Question : Est-il des Moyens de rendre les Juifs plus utiles et plus heureux en France? Ouvrage couronné par la Société Royale des Sciences et des Arts de Metz; par M. Thiery, Avocat au Parlement de Nancy. Prix 1 liv. 10 sols.

De l'Influence des Passions sur les Maladies du Corps Humain, par M. William Falconer, Docteur en Médecine, Membre de la Société Royale de Londres, & Correspondant de la Société de Médecine de la même Ville: Dissertation qui a obtenu, en 1787, la première Médaille fondée en l'honneur du Docteur Fothergill, dans la Société de Médecine de Londres, traduit de l'Anglais, par M. de la Montagne, Docteur en Médecine. Prix 1 liv. 16 sols.

La Visite d'Été ou Portraits Modernes, par l'Auteur de Georges Bateman et Maria, 2 vol. trad. de l'Anglais, par M. de la Montagne, Auteur de plusieurs Ouvrages Dramatiques. Prix 3 liv. broc.

Dictionnaire de Musique, dans lequel on simplifie les expressions & les définitions Mathématiques & Physiques qui ont rapport à cet Art, avec des Remarques impartiales sur les Poètes Lyriques, les Versificateurs, les Compositeurs, Acteurs, Exécuteurs, etc. avec cette Epigraphe :

Les discours trop savants ne parlent qu'aux oreilles.

par J. J. O. de Meude-Monpas, Chevalier. Prix 3 liv. br.

Réponse à la Question proposée par M. l'Abbé Raynal, adressée à l'Académie de Lyon, avec cette épigraphe :

Les richesses toujours ont causé nos malheurs.

Par J. J. O. de Meude-Monpas, Chevalier. Prix 12 sols.

c

La Mort de Molière, Pièce en trois Actes, en vers, reçue à la Comédie Française, le 31 Janvier 1788. Prix 1 liv. 4 sols.

Détails authentiques, relatifs à la tenue des Etats-Généraux, en 1614, au commencement de la majorité de Louis XIII, tirés du Mercure français & de l'intrigue du Cabinet. Les Etats-Généraux de 1614 sont les derniers qui ont été tenus en France; ils paraissent devoir, dans les circonstances actuelles, fixer plus particulièrement que les autres Assemblées de ce genre, l'attention & la curiosité des Citoyens de chaque ordre. On verra, sans doute, avec quelque intérêt, les noms & qualités de tous les Députés dont ils furent composés, le cérémonial qu'on observa à leur ouverture, les objets qui y furent discutés, & le résultat des opérations qu'ils occasionnèrent. C'est-là le tableau que l'Editeur s'est proposé de mettre sous les yeux de ses lecteurs. Prix 1 liv. 4 sols.

Fables Nouvelles, par M. Richaud Martelli, avec cette Epigraphe de la Fontaine, tirée de la quatrième Fable du huitième Livre :

Le Monde est vieux, dit-on; je le crois; cependant  
Il le faut amuser encor comme un enfant.

1788. Prix 1 liv. 4 sols.

Déclassés Champêtres ou Elite de Poésies Pastorales, traduites de l'Allemand, par M. Paillet, Avocat en Parlement, 1788. Prix 1 liv. 10 sols.

# EXPÉDITION

A LA BAYE BOTANIQUE.

## CHAPITRE PREMIER.

*EMBARQUEMENT des Malfaiteurs ;  
départ des vaisseaux d'Angleterre.*

---

**L**ES soldats de la marine, & les malfaiteurs embarqués à Portsmouth & Plymouth, les différens vaisseaux se réunirent le 16 mars 1787, au *Mother Bank* ; où ils demeurèrent jusqu'au 13 mai suivant. Pendant ce temps, excepté une légère maladie qui se manifesta à bord d'un des vaisseaux de transport, tous les équipages se portèrent très-bien. Quelques personnes témoignèrent leurs chagrins ; mais le desir le plus vif de voir arriver le moment du départ, paroissait être le plus général.

Comme les officiers & les soldats préposés à la garde des malfaiteurs, étoient intéressés,

A

soit du côté de leur réputation , soit du côté de leur propre sûreté , à maintenir la plus exacte subordination , on leur déclara , de la manière la plus positive , aussi - tôt qu'ils eurent été ammenés à bord , que la moindre désobéissance de leur part , ou la plus légère tentative pour s'évader , suffiroit pour les faire mettre à mort aussi - tôt. Les sentinelles reçurent , en leur présence , des ordres en conséquence ; heureusement pour les uns & les autres , il ne s'est présenté aucune occasion d'avoir recours à des moyens aussi violens. Les malfaiteurs se sont comportés , en général , d'une manière très-soumise & très-régulière. Je croirais manquer à la Justice , si je ne rendais ce témoignage public , de leur bonne conduite.

Quelque désagréable que fut le temps que nous passâmes dans l'inaction , il ne nous fut cependant pas entièrement inutile ; nous eumes le loisir de rétablir un certain ordre parmi les malfaiteurs , & de prendre diverses précautions qui nous tranquillisèrent parfaitement sur notre sort , au cas qu'ils eussent fait quelques efforts pour se rendre maîtres de nous.

Parmi les désagrémens de notre service ,

l'examen des lettres adressées aux vaisseaux ou qui en partoient, n'étoit pas le moindre. Le nombre & le contenu des lettres du vaisseau à bord duquel je me trouvais, me surprirent plus d'une fois; elles étoient différentes, suivant les gens qui les avoient écrites. Dans presque toutes on voyoit le chagrin de ne pouvoir jamais retourner en Angleterre, la crainte des maladies, pendant la traversée, & la perspective peu consolante, d'aller habiter un pays très-éloigné & barbare. Mais en général, le sentiment avoit peu de part à ces craintes. Plusieurs ne les manifestaient, que pour réveiller la compassion, & obtenir des secours; toutes les lettres finissant par demander de l'argent & du tabac. Peut-être ce dernier article, dont l'usage est regardé par le bas peuple comme une chose très-agréable, leur paroissait d'autant plus essentiel, que l'usage des liqueurs spiritueuses leur étoit interdit, excepté dans des cas de maladie.

Il ne sera peut-être pas inutile d'observer que, pendant notre station à *Mother Bank* les soldats & les malfaiteurs eurent toujours de la viande fraîche de bœuf. Les troupes avoient

( 4 )

la même ration de bière, qu'on donne dans  
la marine, & les malfaiteurs n'en avaient que  
les deux tiers.

---

## CHAPITRE SECOND.

*TRAJET d'Angleterre à Teneriffe.*

Mai 1787.

**L**E Gouverneur Phillip s'étant enfin rendu à Portsmouth, & tous les objets nécessaires transportés à bord; le 13, au lever du jour, le Sirius, vaisseau commandant, donna le signal pour lever l'ancre. Avant six heures, toute la flotte étoit à la voile; le temps étoit beau, & un vent frais qui souffloit de l'est, nous fit dépasser les *Aiguilles*. Nous avions, avec nous, la frégate l'Hyæne, qui avoit ordre de nous convoyer jusqu'à une certaine distance à l'ouest, & ainsi notre flotte étoit composée de douze vaisseaux; savoir, les vaisseaux du Roi le Sirius, l'Hyæne & le Supply, trois vaisseaux chargés de provisions pour deux ans, & six vaisseaux de transport, où se trouvaient les malfaiteurs, sous la garde des troupes. A bord de ces vaisseaux, il y avoit quatre capitaines, douze officiers subalternes, vingt-quatre sergens & caporaux, huit tambours & cent soixante

soldats de marine , ce qui , en y comprenant le commandant & l'enseigne à bord du Sirius , faisait que nous avions , en tout deux cents douze personnes de troupe , parmi lesquelles se trouvaient deux cents dix volontaires. Les malfaiteurs étaient au nombre de cinq cents soixante cinq hommes , cent quatre-vingt douze femmes & dix huit enfans. La majeure partie des prisonniers , était des ouvriers ou des journaliers qui avaient été ainsi choisis à dessein , par le Gouvernement.

A dix heures nous avions perdu de vue l'île de Wight. Je descendis alors parmi les malfaiteurs , pour remarquer leur manière d'être. Un petit nombre excepté , tous montraient la plus joyeuse contenance ; quelques - uns me parurent affectés du sentiment d'être entièrement séparés , & peut-être pour toujours de leur Patrie. En général , il y avait plus de marques de chagrin parmi les hommes , que parmi les femmes , & je me rappelle n'avoir vu qu'une seule d'entr'elles , qui parut affectée. Bientôt après , toutes ces marques de tristesse furent entièrement dissipées. Le changement de climat , une nouvelle manière d'être , banni-

rent toutes les idées de tristesse , & chacun montra de la gaieté , & parut content d'un sort qu'il était hors de son pouvoir de changer.

Pour augmenter les bonnes dispositions qui commençaient à s'établir , dans la matinée du 20 , d'après les représentations des officiers , l'ordre vint du Sirius , d'ôter aux prisonniers , si on le jugeait à propos , les fers qu'ils avaient toujours eus. En conséquence de cet ordre humain , j'eus le plaisir de mettre en liberté tous les hommes que j'avais sous ma garde. Je crois inutile de dire que la précaution de mettre les fers aux malfaiteurs , n'avait jamais eu lieu que pour les hommes seulement.

Le sixième jour au soir , l'Hyæne nous quitta pour retourner en Angleterre , ce qui nous fournit l'occasion d'écrire à nos amis , & de les tranquilliser sur notre compte , en leur faisant part de notre situation jusqu'à ce jour.

Depuis cette époque , jusqu'au moment que nous primes terre , il ne se passa rien de bien digne de remarque. Je dois cependant faire

observer ici l'avantage qu'il y a d'employer à un service de mer, qui exige beaucoup d'activité, les soldats de marine, par préférence aux autres troupes. Si l'on avait fait partir un régiment levé depuis la guerre, la moitié des soldats auraient été hors d'état, à cause du mal de mer, de faire le service le plus indispensable; tandis que des marins, accoutumés à servir à bord des vaisseaux, se plièrent à tout, & surmontèrent sans peine, les difficultés.

Le 30 mai, au point du jour, nous vîmes les rochers nommés les Déserteurs situés à l'extrémité sud-est de Madère; & nous reconnûmes que la pointe sud-est du rocher le plus au sud, était par  $32^{\circ} 28'$  latitude nord, &  $16^{\circ} 17\frac{1}{2}'$  longitude ouest de Greenwich. Nous découvrîmes, le jour suivant, les îles *Salvages*, qui forment un groupe de rochers, entre Madère & les Canaries; nous trouvâmes que la plus grande des *Salvages*, était par  $30^{\circ} 12'$  nord de latitude, & que la longitude, sur le côté de l'est, était de  $15^{\circ} 39'$  ouest. Il paraît aussi étrange qu'impardonnable, que dans quelques cartes modernes de l'Atlantique, publiées à Londres, les îles *Salvages* soient entièrement omises.

(9)

Nous gagnâmes l'île de Ténériffe, le 3 juin,  
& le soir même nous jettâmes l'ancre dans la  
rade de Sainte Croix, après un très-heureux  
passage de trois semaines, à compter du jour  
que nous quittâmes l'Angleterre.

---

## CHAPITRE III.

*Séjour à Ténériffe ; départ pour Rio-  
Janeiro au Bresil.*

**I**L y a peu de choses dignes de l'attention des voyageurs , à Ténériffe. On a raconté des merveilles de son Pic fameux ; mais on peut être des semaines entières dans la ville de Sainte-Croix , sans le voir , & lorsque les nuages qui le couvrent se dissipent , les montagnes voisines l'entourent de manière à faire paraître sa hauteur , moindre qu'elle ne l'est réellement. Excepté le Pic , le pays ne présente aucun point-de-vue agréable ; la campagne est aride & n'a point de beaux sites. La ville , cependant , produit par la blancheur de ses maisons , un contraste singulier avec les terres noirâtres qui l'entourent , & forme ainsi un joli coup-d'œil. Elle est assez régulière & bien bâtie ; on y voit un grand nombre d'Eglises & de couvens , qui sont magnifiques & très-richement ornés.

Le jour de notre arrivée , tous les officiers de

la flotte , qui purent se dispenser du service , furent présentés à M. le Marquis de Brancifort, Gouverneur des Canaries , qui les reçut d'une manière très-polie & très-distinguée. Ce Gouverneur qui est Sicilien , & très - populaire, réside à Ténériffe , à cause des relations des Européens , plus fréquentes avec cette île , qu'avec la grande île des Canaries , qui est à proprement parler , la Capitale ; & quoique M. le Marquis de Brancifort soit depuis peu de temps à Ténériffe , il a cependant trouvé les moyens d'y établir une manufacture de coton , soie & fil , très - bien entendue , à laquelle sont employées habituellement plus de soixante personnes , & dont le peuple retire une grande utilité. Pendant notre séjour dans cette île , nous eûmes tous les jours de nouvelles marques d'estime du Gouverneur ; il nous donna à dîner très-magnifiquement. Les glaces qu'on prit en abondance à ce repas , auraient eu lieu de nous surprendre , dans un pays où le soleil est si chaud ; mais il paraît que les excavations du Pic , encore très-éloignées du sommet , fournissent , dans toutes les saisons de l'année , de la glace en quantité.

L'importunité des mendiants , & l'indécence

des femmes du dernier rang , sont choquantes. Les Anglois sont en grand nombre à Sainte-Croix. On peut former des sociétés agréables chez les Négocians établis dans cette ville , & ce n'est que chez eux qu'on peut apprendre quelque chose , car la taciturnité des Espagnols , n'est pas aisément vaincue par une légère connaissance , & principalement par des Anglois , qui ne le cèdent gueres aux Espagnols , par leur réserve. On dit que l'intérieur du pays est fertile & très pittoresque. Les environs de la petite ville de Laguza , sont très-agréables. Quelques - uns de nos officiers , qui y firent un voyage , nous en rendirent le témoignage.

Il semblerait que le pouvoir ecclésiastique , qui décline depuis si long-tems en Europe , commence enfin à être aussi ébranlé dans les colonies catholiques ; quelques exemples arrivés tout récemment à Ténériffe , sembleraient du moins le faire présumer. Cependant , si un étranger n'était prévenu de ces faits , il pourrait difficilement croire à un pareil changement , d'après ce qu'il verrait. L'Evêque des îles Canaries réside dans la grande île. On

nous l'a dépeint comme un vieillard , gai , affectueux & très-aimé , également des étrangers & de ses Diocésains. Ses revenus se montent à dix mille livres sterling par an. Le Gouverneur a un peu moins de deux mille livres sterling d'appointemens.

Malgré toutes nos précautions , tandis que nous étions en rade , un de nos prisonniers eut l'adresse de se cacher un soir sur le tillac , lorsqu'on fit rentrer les autres ; après avoir demeuré sans remuer , pendant quelques heures , il se laissa couler par l'avant du vaisseau , & gagna une chaloupe , qu'il détacha , & dans laquelle il se laissa aller au courant , & ne se mit à fumer , que lorsqu'il fût à une certaine distance. On ne s'apperçut que quelques heures après , de l'évasion du prisonnier ; on fit alors toute sorte de perquisitions ; on envoya des chaloupes en différens endroits de l'île , & on le découvrit enfin dans une petite anse où il s'était réfugié. D'après les questions qu'on lui fit , il paraît qu'il avoit tenté de se faire recevoir à bord d'un vaisseau de la compagnie des Indes de Hollande ; mais que n'ayant pu y être reçu , il s'était déterminé à gagner la grande île des Canaries ,

éloignée de dix lieues; & il se reposait afin de reprendre des forces pour exécuter ce dessein, lorsqu'il fut découvert. En même-temps qu'on envoya des chaloupes à sa poursuite, on prévint de cet évènement le Gouverneur Espagnol, qui voulut bien envoyer aussi-tôt de tous côtés, des soldats pour se saisir de notre déserteur.

Après avoir séjourné une semaine à Ténériffe, rempli nos futailles, nous être approvisionnés de vin &c., le 10 juin, de bonne heure, nous appareillâmes, avec une légère brise de l'est. Le peu de temps que nous passames dans cette île, & les occupations que nous y eumes, nous empêchèrent de prendre beaucoup de connoissance du pays. Il me suffira de rappeler les observations suivantes.

On trouve dans les marchés de la viande fraîche; mais qui n'est point en abondance, ni de la meilleure qualité. Le poisson y est rare; la volaille y est en quantité & ne coûte gueres plus cher que dans les différens ports d'Angleterre. Les légumes y sont peu communs, excepté les oignons & les potirons, dont je conseillerai à tous les vaisseaux de faire une

ample provision. On y trouve beaucoup de  
 chèvres laitières, & à très-bas prix. Les raisins  
 doivent être abondans dans la saison; mais  
 pendant notre séjour, nous n'eumes que des  
 figues & d'excellentes mûres. Les vins secs,  
 comme on les appelle dans le commerce, se  
 vendent de 10 à 15 livres sterling la pipe;  
 pour 15 livres sterling, on a les meilleurs vins  
 de cette qualité. Les vins doux sont plus chers.  
 L'eau-de-vie est à bon marché; les vaisseaux  
 ne doivent point compter sur cette île, pour  
 s'approvisionner de cochons ou de moutons.  
 On doit avoir l'attention de se pourvoir de  
 piastres, avant de quitter l'Angleterre. Si on  
 a négligé cette précaution, il est bon de ne  
 point oublier, en changeant de la monnoye  
 Anglaise, de ne point recevoir des quarts de  
 piastres, qui sont bien moins avantageux que  
 des piastres, à Rio Janeiro, & au Cap-de-Bonne  
 Espérance.

Sainte-Croix ou Palme est par  $28^{\circ} 27\frac{1}{2}$  de  
 latitude, nord, & par  $16^{\circ} 17\frac{1}{2}$  de longitude  
 de l'ouest de Greenwich.

## CHAPITRE IV.

*Passage de Ténériffe à Rio Janeiro , au  
Bresil.*

**E**N faisant voile de Ténériffe , au sud-est , les points-de-vue du Pic sont superbes , la grande élévation de cette montagne , dont le voyageur n'avait pas pu juger , le remplit d'étonnement , toute l'île ne paraît former qu'une grande montagne , couronnée d'un sommet pyramidal. Comme nous avions un vent foible , nous pumes découvrir le Pic , pendant trois jours consécutifs , & nous aurions pu le distinguer plus long-temps encore , sans les brouillards qui survinrent. Le peuple de Sainte - Croix fait des récits , aussi ridicules qu'incroyables de l'étendue de la vue dont on jouit du sommet de cette montagne.

Nous vîmes le 18 juin l'île la plus au nord de celles du Cap - Verd , & notre Commodore fit en même-temps un signal  
pour

pour nous prévenir qu'il était dans l'intention de toucher quelqu'une de ces îles. Nous gagnâmes, le jour suivant, San Yago, & nous tachâmes de jeter l'ancre dans la Baye de Porto Praya; mais les vents & les courans, rendant le mouillage difficile, on donna le signal pour continuer la route. En passant devant ces îles, nous pumes faire quelques observations relatives à leur position. L'île de Sal est, par  $16^{\circ} 40'$  de latitude nord, &  $23^{\circ} 5'$  ouest de longitude. L'extrémité sud de Bonavista, est par  $15^{\circ} 57'$  nord de latitude &  $23^{\circ} 8'$  de longitude. La pointe méridionale de l'île Mayo, se trouve sous le  $15^{\circ} 11'$  de latitude, & sous le  $23^{\circ} 26'$  de longitude. La longitude du fort de la ville de Port Praya, est de  $23^{\circ} 36\frac{1}{2}'$  à l'ouest de Greenwich.

Le temps était déjà fort chaud; ce qui, joint aux grosses pluies qui survinrent, nous fit craindre pour la santé de nos gens. Cependant, contre notre attente, le nombre des malades à bord du vaisseau où j'étais, se trouvait très-petit, & les autres équipages étaient aussi en bonne santé. On brulait souvent de la poudre à canon; on allumait du feu dans les entre-

ponts , & on faisait un grand usage d'un excellent antiseptique, l'huile de goudron; par-dessus tout , nous eumes le soin de tenir les lits & les habits très-secs , ce furent les seules précautions que nous primes pour nous garantir des maladies. A mesure que nous avançons vers la ligne, le temps devenait meilleur & plus agréable. Le 14 juillet , que nous passames sous l'équateur , le temps était très-serein , & pas plus chaud que dans un beau jour d'été en Angleterre. Depuis ce moment , jusqu'à notre arrivée sur la côte d'Amérique , au lieu des pluies , des calmes & de la chaleur que nous avons éprouvés , nous eumes un temps , d'autant plus beau , que nous avons moins de sujet de nous y attendre. Le 2 août , à trois heures après midi , le Supply , qui était à la tête , donna le signal de la terre , qui fut vue très-distinctement de toute la flotte , avant le coucher du soleil ; c'était le cap *Frio* , situé par  $23^{\circ} 5'$  de latitude sud , & par  $41^{\circ} 40' \frac{1}{4}$  de longitude ouest.

La faiblesse du vent nous empêcha de découvrir , avant le 7 du mois , la ville de Saint-Sébastien , située dans le Havre de Rio Janeiro ; nous jettames enfin l'ancre à environ trois quarts de mille du rivage.

## C H A P I T R E V.

*SÉJOUR à Rio Janeiro. Départ pour  
le Cap-de-Bonne-Espérance. Observations  
sur le Brésil.*

Août 1787.

**L**E Brésil est bien peu connu en Europe. Les Portugais, par des raisons de politique, ont évité de donner des notions détaillées sur ce pays. J'ignore d'où on a tiré les descriptions de cette partie de l'Amérique, qui sont insérées dans nos livres Anglais de Géographie; mais je suis bien convaincu que toutes ces histoires sont défectueuses & remplies d'erreurs.

La ville de Saint-Sébastien est située sur le côté occidental du Havre, dans un lieu bas, mal-sain, entouré de tous côtés de collines qui interceptent le cours de l'air, & sont la cause des fièvres intermittentes & de toutes les maladies putrides, malheureusement très-communes parmi les habitans. La ville est grande. Le Capitaine Cook dit qu'elle est aussi étendue que Liverpool; mais cette dernière, en 1767,

lorsque le Capitaine Cook écrivait , n'était pas les deux tiers de ce qu'elle est aujourd'hui. S. Sébastien peut être de la grandeur de Chester ou d'Excester; mais elle renferme beaucoup plus de monde qu'aucune de ces deux villes. Les rues qui se coupent à angle droit , sont bordées de maisons assez bien bâties ; elles sont très-bien pavées , garnies de boutiques de toute espèce , où l'on trouve tout ce qu'on peut désirer. Le palais du Viceroi est vers le centre de la ville , peu éloigné du bord de la mer ; c'est un long bâtiment , peu élevé , peu remarquable en dehors , & renfermant quelques appartemens vastes & commodes. Les Eglises & les Couvens sont en grand nombre & richement décorés ; presque toutes les nuits on en voit quelqu'un illuminé en l'honneur de quelque Saint ; ce qui , vu de la mer , forme un coup-d'œil très-brillant , & que nous primes d'abord pour des réjouissances publiques. Au coin de presque toutes les rues , on voit une petite image de la Vierge , entourée le soir de lumière , devant laquelle les passans s'arrêtent fréquemment pour prier & chanter très-haut. Les étrangers ne peuvent manquer d'être très-étonnés du zèle religieux qui règne dans cette ville. La plus

grande partie des habitans, semble n'avoir d'autre occupation, que de faire des visites & d'aller à l'Eglise. Ils sont alors, très-bien vêtus, le chapeau sous le bras, avec une bourse & une petite épée; il n'y a pas jusqu'aux enfans de six ans, qui sont ainsi habillés, & qu'on voit dans les rues avec ces ornemens indispensables. Excepté à l'Eglise, il est très-difficile de voir les femmes; & lorsqu'on les voit, la comparaison qu'un voyageur, arrivant d'Angleterre, en fait avec les dames de son pays, n'est pas trop à l'avantage des Portugaises. Pour rendre justice aux dames de Saint-Sébastien, il est bon d'observer qu'aucun de nous n'a été dans le cas du Docteur Solander & d'un officier du vaisseau du Capitaine Cook, qui reçurent des invitations particulières par des bouquets. Nous nous promenions assez souvent dans les rues, & nous n'avons jamais reçu de fleurs, quoi-qu'elles fussent aussi abondantes que les dames étoient nombreuses.

Parmi les différens bâtimens publics, je ne dois point oublier l'observatoire situé, presque dans le milieu de la ville, & assez bien fourni en instrumens d'astronomie. Pendant que nous

étions à Rio Janeiro , des ingénieurs Espagnols & Portugais , travaillaient à fixer les limites des territoires appartenans aux deux Nations. Malheureusement ils ne sont point encore d'accord sur le résultat de leur travail. Je ne dirai point que des motifs de politique ont contribué à retarder cette opération ; il est cependant bon de remarquer que les Portugais accusent l'Abbé de la Caille , qui a observé ici , d'avoir placé la longitude de ce lieu , à 45 milles trop à l'est.

Jusqu'en 1770 , toute la farine consommée à Rio Janeiro , y était apportée d'Europe ; mais depuis cette époque , les habitans se sont adonnés à la culture des grains , & y ont fait des progrès si rapides , qu'ils en ont une provision abondante. Le pays qui fournit le plus de bled , est situé aux environs de Rio-Grande , par 32° de latitude sud. Le bled y est si productif , qu'il donne 60 ou 80 pour un. Le café qui venait autrefois du Portugal , y est très-abondant , & fournit un article considérable d'exportation ; mais le principal produit de ce pays , consiste en sucre ; le rum qu'ils font , est de très-mauvaise qualité , ce dont nous pouvons rendre témoignage ; car nous en

primes une grande quantité pour la nouvelle colonie.

Ce fut en 1771, que San Salvador, qui avoit été pendant un siècle la Capitale du Brésil, perdit ce titre, le Gouvernement ayant été transporté à Saint-Sébastien. Ce changement eut lieu, à cause de la guerre Coloniale que se faisaient alors les Portugais & les Espagnols. Si la sûreté d'une place doit entrer pour quelque chose dans le choix qu'on en fait, pour y établir un Gouvernement, j'en connais peu qui soient mieux situées que celle dont il est question. La force naturelle du pays, jointe aux difficultés d'attaquer les fortifications, rendent cette ville très-forte. Il paraît bien que le Gouvernement Portugais, est convaincu des avantages de cette position, & du peu de risque qu'il court de perdre cette ville; autrement il serait difficile de rendre raison de la négligence avec laquelle on traite les troupes qui composent la garnison. Les régiments avoient été envoyés ici, avec promesse d'être relevés au bout de trois ans, & d'être reconduits en Europe, après ce temps; ils avoient pris, en conséquence, leurs arrangemens dans leurs affaires domestiques;

mais le Gouvernement avoit manqué de parole, & au bout de vingt ans, tout ce qu'il est permis au reste de ces hommes malheureux, c'est de souffrir dans un humble silence. Je me promenais un soir avec un officier Portugais, nous vinmes à parler de ce sujet, & lorsque je lui dis, que de manquer ainsi à l'honneur des troupes anglaises, serait un sujet de plainte au Parlement, il me prit la main avec vivacité, & s'écria : Ah ! monsieur, votre pays est celui de la liberté..... le nôtre..... Son émotion exprimait ce que sa bouche refusait de dire.

Puisque je parle des militaires, je ne puis m'empêcher d'observer que je n'ai rien vu qui puisse confirmer ce qu'avance le Capitaine Cook. « Les habitans de cette ville, dit-il, fléchissent le genou avec la plus grande humilité, » toutes les fois qu'ils rencontrent un officier de » la garnison, & négliger cette cérémonie, serait » un moyen de se faire assommer, quoique les » officiers leur rendent rarement cette politesse »; tout au contraire les civilités se font mutuellement, & il ne paraît point du tout qu'elles soient exigées. Les hommes qui pourraient se soumettre à reconnaître une supériorité si humiliante,

mériteraient certainement d'être traités en esclaves.

La police de la ville est fort bonne , les soldats font de fréquentes patrouilles dans les rues ; on y entend rarement parler de dispute. L'abominable coutume de se venger avec le poignard , des ressentimens particuliers, n'existe presque plus , depuis que l'Eglise a cessé d'offrir un asyle aux meurtriers. Mais à d'autres égards , les progrès de la raison paroissent bien lents , & enchaînés par des obstacles presque insurmontables, dont la triste influence continuera jusqu'à ce qu'on ait adopté un meilleur système.

Depuis le matin jusqu'au soir , un étranger a les oreilles fatiguées du son des cloches des couvens , & il voit continuellement des processions de dévots , dont la légèreté paraît égaler la piété qui se succèdent tour-à-tour. Si l'on veut donner à un enfant du goût pour les armes , il faut lui montrer la milice de Londres , un jour de revue ; mais si on voulait le dégoûter de notre Sainte religion , il faudrait lui faire voir la paresse , l'ignorance & la bigoterie dans lesquelles cette ville est plongée. Etant disposés

à partir pour le premier de septembre, la plûpart des officiers allèrent au Palais, prendre congé du Vice-Roi du Brésil, auquel nous avons été présentés. Ce Seigneur nous reçut, comme il l'avait déjà fait, avec les marqués les plus distinguées d'égards & de considérations; il est sans doute très-probable que quelques-unes des faveurs qu'on nous accorda pendant notre séjour, doivent être attribuées à la profonde estime que les Portugais avaient pour le Gouverneur Phillip, qui avait été Capitaine dans leur marine, & commandé un vaisseau de guerre dans cette station. C'est pourquoi nous avons joui de plusieurs privilèges, qu'on n'accorde pas ordinairement aux étrangers. Nous eumes la liberté de faire de petites courses dans le pays, sans être astreints dans cette circonstance, ni quand nous nous promenions dans la ville, à la mortifiante coutume d'avoir un officier avec nous, mais nous étions obligés de laisser nos noms, nos qualités & le temps de notre débarquement, à l'adjudant des ordres au Palais. Il arrivait cependant quelquefois, que la présence d'un militaire nous était nécessaire pour prévenir les exactions des marchands, qui ont coutume de demander plus que leurs marchandises ne valent.

Alors l'officier nous disait toujours avec la plus grande exactitude, le prix ordinaire des marchandises, & arrangeait le marché.

Le quatreseptembre au matin, nous partimes de Rio Janeiro, avec toutes les provisions que son sol fertile & son heureux climat fournissent abondamment. Ceux qui feront ce voyage, à l'avenir, peuvent être surs d'y trouver la plus grande partie de ce qui leur est nécessaire, comme sucre, café, rum, vin de Porto, riz & tabac, & encore, de très-beaux bois de construction. La volaille n'y est pas à très-bon marché; mais elle est en assez grande quantité. Les marchés sont bien fournis de viandes de boucherie, & on peut se procurer des végétaux de toutes espèces, à très-bas prix. Les *yams* y sont sur-tout excellens. Les oranges y sont en si grande quantité, qu'on ne les vend que six sous le cent. Les limons s'achètent à un prix aussi modéré. Les bananes, les noix de coco & les gnavas sont communs. On doit prendre ici des piastres, comme nous l'avons dit plus haut. Un Naturaliste peut enrichir sa collection d'une variété presque infinie de beaux oiseaux & d'insectes curieux, bien conservés qu'on achete à un prix raisonnable.

Je terminerai ce que je viens de dire de cette ville , en informant les étrangers qui peuvent y aller , que les Portugais comptent en *rees* , monnoie imaginaire , vingt desquels valent une petite pièce de cuivre , appelée *vintin* & seize de ces dernières font un *petack*. Chaque pièce est marquée du nombre de *rees* qu'elle vaut ; de sorte qu'il est difficile d'être trompé. La monnoie d'argent n'a plus ici de réputation , on y trouve plus de piastres que d'autres monnoies.

---

## C H A P I T R E V I.

*P A S S A G E du Brésil au Cap-de-Bonne-  
Espérance.*

Septembre 1787.

**N**OTRE passage de Rio Janeiro au Cap-de-Bonne-Espérance , fut aussi heureux que tout ce qui l'avait précédé. Nous dirigeames au sud-est , & perdimes de vue les côtes de l'Amérique , le lendemain de notre départ. Depuis ce temps , jusqu'au 13 d'octobre , que nous arrivames au Cap , il ne nous arriva rien de remarquable , excepté que nous perdimes un prisonnier qui , malheureusement tomba dans a mer , en guindant une chaloupe , il périt malgré tous nos efforts pour le sauver. Pendant le passage il régna une légère dyssenterie dans quelques vaisseaux ; mais elle ne fut point mortelle. Nous crumes d'abord que cette maladie était l'effet de l'eau que nous avions prise à bord , au Brésil ; mais comme elle ne fut pas générale , elle eut probablement d'autres causes,

A sept heures du soir, le 13 octobre, nous jettames l'ancre dans la Baye de la Table, & nous trouvames plusieurs vaisseaux de différentes Nations dans le port.

Il y a peu de choses à ajouter aux relations déjà publiées sur le Cap-de-bonne-Espérance; on peut dire cependant que les descriptions qu'elles en font, sont trop flattées. Si on le compare avec Rio Janeiro, il ne peut soutenir le parallèle. Il est vrai que nous arrivames dans un temps défavorable, pour juger des produits du sol & des travaux de ceux qui le cultivent. Il s'y était fait sentir une grande disette la saison précédente, dont on avait considérablement souffert. Le chagrin causé par ces privations, s'était encore augmenté par les nouvelles qu'on recevait tous les jours, des troubles qui agitaient la république, & qui ne pouvaient manquer de faire impression, même sur le phlegme Hollonais.

Comme nous avions dessein de nous procurer ici une quantité considérable de farine, & la plupart des animaux vivans dont nous voulions fournir notre établissement, le Gouverneur

Phillip alla sur le champ rendre visite à M. de Graafe , le Gouverneur Hollandois , pour lui demander la permission , comme il est d'usage , d'acheter tout ce dont nous avons besoin. Je ne sais pas quelle était l'étendue de ces demandes , ni quelles furent les raisons de M. de Graafe , pour n'en accorder qu'une partie. Ces refus , que des raisons de politiques avaient dictés , ne doivent pas m'empêcher de rendre justice publiquement à sa politesse & à sa générosité. Je ne puis laisser passer l'occasion qui se présente ici , ni résister au desir d'apprendre à mes lecteurs , une action qui fait honneur au cœur de M. de Graafe. Il a fait tous ses efforts pour recouvrer les restes infortunés de l'équipage du Grosvenor , vaisseau de l'Inde , qui fit naufrage il y a cinq ans sur les côtes de la Cafrerie. Je tiens ce fait de M. Gordon , Commandant des troupes Hollandaises au Cap. Ce Colonel a une connaissance peu commune sur l'intérieur du pays. Mes lecteurs seront sans doute aussi affligés que moi du sort de ces infortunés , qui sont perdus pour le monde & pour leurs amis , puisqu'ils sont retenus parmi les Cafres , peuple le plus sauvage & le plus barbare de la terre.

Le Gouverneur demeure à l'hôtel du Gouvernement , dans le jardin de la Compagnie des Indes , qui est d'une étendue considérable , & planté de végétaux destinés aux Hollandais de l'Inde qui mouillent dans ce port. Quelques-unes des promenades sont fort agréables par l'ombrage qu'elles donnent ; tout le jardin est tenu très proprement ; mais la vue de ces allées régulières qui se coupent les unes les autres à angle droit , ne procurent cependant pas une grande satisfaction à un Anglais , dont les yeux sont accoutumés au style naturel qui distingue les charmans jardins de son pays. Au bout de l'allée du centre , il y a une ménagerie de laquelle , ainsi que du jardin , on a fait de pompeux éloges ; il me semble , cependant , qu'avec tous les avantages locaux que la Compagnie possède , eile pourrait être beaucoup mieux fournie en quadrupedes & en oiseaux. Un tigre , un zébre , quelques belles autruches , un casoar & le charmant oiseau-couronné , sont les plus remarquables.

La montagne de la Table qui est située derrière la ville , est noirâtre , plate , en apparence ; à son sommet , elle a plus de cinq cents toises d'élévation.

d'élévation. Les coups de vent qui viennent de cette montagne, sont extrêmement violens; ils ont un effet très désagréable; ils élèvent la poussière en nuages si épais, qu'il est presque impossible de sortir des maisons. Aucunes précautions ne peuvent garantir les habitans au dehors & dans l'intérieur de l'incommodité que le vent leur cause.

Enfin, le jour si désiré où nous devions faire les derniers efforts pour aborder au lieu de notre destination, arriva. Le matin était calme, mais le vent de terre s'étant levé vers le midi, nous levames l'ancre le 12 novembre, & nous laissames bientôt loin de nous, des lieux civilisés par les mœurs de l'Europe, pour aller chercher des terres éloignées & barbares, & y établir ces arts heureux, qui seuls font la gloire & la richesse des autres contrées.

Les animaux vivans que nous avions pris à bord au Cap, pour l'approvisionnement de notre colonie, étaient deux taureaux, trois vaches, trois chevaux, quarante-quatre moutons & trente-deux cochons, outre des chèvres, & une grande quantité de farine de toute espèce.

Les provisions particulières des officiers, augmentèrent encore celles qui avaient été prises sur les fonds publics. Elles ne furent cependant pas aussi considérables qu'on l'avait projeté, à cause de la cherté excessive de plusieurs articles. On croira facilement qu'il y eut peu d'officiers qui trouvèrent convenable d'acheter des moutons, quand on saura que le foin, pour les nourrir, coûtait seize schellings les cent livres.

Les pensions où l'on reçoit les étrangers dans la ville, sont à un prix plus raisonnable qu'on ne pourrait s'y attendre; car pour une piastre & demie par jour, nous étions bien logés, & nous avions une table assez bien servie, dans le goût français. Je crois que le thé est à beaucoup meilleur marché au Cap, qu'en Angleterre. On peut s'y procurer une grande quantité de rack & de vin blanc, des raisins & d'autres fruits secs de toute espèce. Si l'on ne veut pas vivre dans les pensions, on trouve les marchés bien fournis, & le prix de la viande de boucherie & des végétaux, n'y est pas excessif.

Au moment qu'on allait donner le signal de lever l'ancre , un vaisseau portant pavillon Américain , entra dans la rade ; il avait été chargé à Boston , d'où il était venu en cent quarante jours , & allait aux Indes Orientales. Il avait eu le bonheur , dans sa route , de recevoir plusieurs officiers inférieurs de l'équipage du Harcourt , vaisseau des Indes Orientales , qui avait fait naufrage sur une des îles du Cap-Verd. Le maître de ce vaisseau , qui paraissait un homme instruit , nous dit , lorsqu'il eut appris la destination de notre flotte , que si cet établissement était assuré , les migrations se porteraient dans la nouvelle Galles méridionale , non-seulement de l'ancien continent ; mais encore du nouveau monde , où le goût des aventures & le desir de la nouveauté étaient excessifs.

---

## CHAPITRE VII.

*PASSAGE du Cap-de-bonne-Espérance à  
la Baye Botanique.*

Novembre 1787.

Nous eumes à peine quitté la terre, qu'un vent de sud-est s'éleva, & continua de souffler, excepté pendant un petit intervalle, jusqu'au 19 du mois, nous étions alors sous la latitude de  $27^{\circ} 40'$  sud, & à la longitude de  $11^{\circ} 30'$  est; de sorte que nous nous étions éloignés de près de cent lieues de la Baye Botanique, depuis que nous avons quitté le Cap. Comme il n'y avait pas d'apparence de changement favorable, le Gouverneur Phillips nous fit connaître l'intention où il était de transporter son pavillon du Sirius au Supply, & d'achever le voyage, sans attendre le reste de la flotte qui était formée en trois divisions. La première était composée de trois vaisseaux de transport, connus pour être les meilleurs voiliers. Le commandement en fut confié à un Lieutenant

du vaisseau ; & les trois autres avec les bâtimens vivriers , laissés à la charge de M. Hunter , Capitaine du vaisseau du Roi , le Sirius. Le vaisseau où j'étais , faisait partie de la troisième division. Différentes circonstances nous empêchèrent d'effectuer notre séparation avant le 25. Alors plusieurs scieurs , charpentiers , serruriers & autres ouvriers furent pris de différens vaisseaux , & mis sur le Supply , afin de hâter l'établissement des bâtimens nécessaires à la Baye Botanique , en attendant l'arrivée du reste de la flotte. Le Lieutenant-Gouverneur Ross & l'Enseigne du bataillon de la marine y assèrent aussi du Sirius dans le Scarborough , vaisseau de transport de la première division , pour donner toute l'activité possible aux travaux publics qu'on devait élever à la Baye Botanique. Depuis le moment de notre séparation , les vents favorables & le beau temps se succédèrent & répondirent à nos desirs impatientes , & le 7 de janvier 1788 , nous eumes le plaisir de voir les bords , si long-temps désirés de la terre de Diemen. Nous la découvrimes à deux heures de l'après-midi , qui était précisément l'heure à laquelle nous comptions l'appercevoir , d'après les observations du Capitaine Hunter , dont

l'exactitude , comme astronome , nous inspira autant d'admiration, que sa conduite, en qualité d'officier , avait fait naître en nous de reconnaissance.

Après un si long exil , occupés d'un service si désagréable & si fatigant , il ne doit pas être surprenant que nous nous soyons livrés à la joye à la vue prochaine d'un changement de scène. Au coucher du soleil nous avons passé les rochers que le Capitaine Fourneaux a nommés Mewston & Swilly. Le premier ressemble beaucoup à la petite île qui est près de Plymouth , dont il porte le nom , sa latitude est de  $43^{\circ} 48'$  sud , longitude  $146^{\circ} 25'$  à l'est de Greenwich. En parcourant ces bords , nous jettions des regards inquiets sur la terre , où un grand nombre d'entre nous allait se fixer. La distance où nous étions encore , & les brouillards dont l'atmosphère était chargée , nous empêchaient cependant de l'appercevoir clairement. Avec les meilleures lunettes , on ne voyait autre chose que des collines d'une médiocre hauteur , garnies d'arbres , & que quelques endroits de sable blanc faisaient paraître couvertes de

neige. On observa, le soir, plusieurs feux sur les collines,

Comme personne, dans le vaisseau où j'étais, n'avait encore été sur cette côte, nous consultames une petite carte publiée à Londres par Steele, nous la trouvames en général assez exacte ; elle le serait davantage, si le Mewston n'y était pas placé à une trop grande distance de la terre, & si l'on n'avait pas marqué le Swilly & l'Eddystone, comme un seul objet, tandis qu'ils sont vraiment distincts. Une suite de rochers les unit, & l'on ne peut passer entre les deux derniers ; plusieurs de ces rochers sont au-dessous de l'eau. La latitude d'Eddystone est  $43^{\circ} 53' \frac{1}{2}$  sud, longitude  $147^{\circ} 9'$  ; celle de Swilly  $43^{\circ} 54'$  sud, longitude  $147^{\circ} 3'$  à l'est de Greenwich.

Dans la nuit, le vent d'ouest qui nous avait si long-temps favorisé, tomba, & fut suivi d'un vent de nord-est. Quand le jour parut, nous avions perdu la terre de vue, & nous ne la revimes que le 19 ; nous n'étions alors qu'à 17 lieues du port où nous allions. Le vent était assez bon, le ciel serein, quoiqu'un peu

nébuleux , & la température de l'air , était délicateuse. La joie étincela dans tous les yeux ; tout le monde se félicita mutuellement. Ulysse ne désirait pas plus ardemment de voir Ithaque, que nous ne désirions la Baye Botanique, après avoir traversé tant de mers pour en prendre possession.

Le 20, à dix heures du matin, toute la flotte avait jetté l'ancre dans la Baye Botanique, où nous trouvâmes, avec une mutuelle satisfaction, le Gouverneur, & la première division des transports. Nous apprîmes que le Supply était arrivé le 18, & les transports le jour d'avant. Ainsi, après une traversée de trente-six semaines complètes, depuis Portsmouth, nous terminâmes heureusement notre difficile entreprise, avec un bonheur dont il y a peu d'exemple qu'une pareille flotte ait joui. De deux cents douze marins que nous étions, nous n'en perdîmes qu'un seul, & de sept cent soixante-quinze prisonniers partis d'Angleterre, vingt-quatre seulement périrent dans la route. A quelle cause devons nous attribuer un succès si inespéré? Je voudrais pouvoir rendre justice à la manière dont le

Gouvernement pourvut à cette expédition ; mais quand le lecteur saura que nous manquions de quelques-uns des articles les plus nécessaires accordés aux vaisseaux , pour un voyage ordinaire aux Indes Occidentales ; que nous n'avions ni tablettes de bouillon, ni végétaux confits ; mais qu'une petite quantité de malt était le seul antiscorbutique que nous eussions à bord, la surprise que doit lui inspirer le succès de ce voyage , redoublera sans doute : car il faut remarquer que les gens qui étaient sur cette flotte, ne jouissaient pas de cette santé vigoureuse, que les bons alimens & la liberté donnent ordinairement ; mais que la plus grande partie était une multitude de malheureux exténués par la prison , manquant d'habits & de presque tout ce qui peut servir à faire supporter un voyage si long. Il faut cependant convenir que les provisions qu'on avait embarquées , étaient bonnes , & même d'une qualité supérieure à celles qu'on fournit ordinairement par contrat. Elles furent livrées par MM. Richards & Thorn de Tower-Street , à Londres.

## C H A P I T R E V I I I .

*A R R I V É E de la flotte à la Baye Botanique ; son départ de ce lieu ; prise de possession du Port Jackson ; entrevue avec les naturels , & détails sur les environs de la Baye Botanique.*

Janvier 1788.

**A** P E I N E nous fumes-nous informés de la santé des uns des autres , & félicités sur notre arrivée , que le Gouverneur & le Lieutenant-Gouverneur partirent pour reconnaître la nature du pays, & pour fixer un terrain sur lequel nous pussions commencer nos opérations. Après avoir bien examiné la Baye , n'ayant pas trouvé de lieu qu'ils jugeassent propre à nous recevoir , le Gouverneur partit dans une barque , pour examiner l'ouverture à laquelle Cook avait donné le nom de Port de Jackson , espérant y trouver un abri pour la flotte. La barque

revint le soir du 23, & le Gouverneur fit un tel rapport de ce Havre & des avantages qu'il offrait, qu'on se détermina à évacuer la Baye Botanique dès le lendemain matin.

D'après cette décision on fit rembarquer sur le champ, le petit nombre de matelots, & des troupes de l'escadron, qui avaient pris terre; on fit tous les préparatifs pour quitter un port qui avait été si long-temps le sujet de nos entretiens, & dans lequel, trois jours auparavant, nous étions entrés avec une si grande satisfaction. L'idée de ce départ bannit loin de moi le sommeil, je me levai dès la pointe du jour; mais qu'on juge de ma surprise, lorsqu'un sergent accourut tout hors d'haleine, dans le cabinet où je m'habillais, & me dit qu'on voyait un vaisseau à l'entrée de la Baye. Je me mis d'abord à rire; mais cet homme, dont je connaissais la grande véracité, me l'ayant assuré de nouveau, je volai sur le pont où j'avais à peine fait un pas, que le cri de : « *autre vaisseau* » me frappa d'étonnement. Confondu par mille idées qui s'élevèrent tout-à-la-fois dans mon esprit, je montai sur la

barricade ( 1 ), & je découvris deux vaisseaux d'une grandeur considérable à l'entrée de la Baye. L'alarme étoit devenue générale, tout le monde se croyait déjà perdu ; tantôt on disait que c'étaient des vaisseaux Hollandais qui venaient nous chasser & nous déposséder ; le moment d'après, c'étaient des vaisseaux vivriers anglais, avec des renforts pour l'établissement. On conçoit que cet état d'inquiétude dut faire naître une multitude de conjectures ; mais elles cessèrent

( 1 ) Ce que l'Auteur de cette relation anglaise appelle barricade, & qu'on trouve dans le Dictionnaire Anglais de Falconer, sous le nom de *barricadoe* me paraît être ce que nous appellons dans la marine française *bartingage* ; c'est une espèce de revêtement formé de filets de cordages, qu'on remplit avec les hamacs, les couvertures des matelots qu'on met dans ce filet, qui est porté par des montants de bois & quelquefois de fer, qu'on nomme *batayolles*. Ce filet ainsi rempli de ces substances molles, se replie sur une forte lisse de bois, supportée par les batayolles, & appelée filaret ou lisse de batayolles. Quelquefois les Anglais remplissent l'intervalle d'une batayolle à l'autre, par des planches de liège. Ce bartingage est très-utile pour préserver les matelots & soldats des effets de la mousqueterie, & même des mitrailles que jettent les pierriers.

( Cette note est de M. Dudin, Censeur de cet Ouvrage ).

bientôt. Ce fut le Gouverneur qui expliqua ce mystère, & qui assura que la cause de nos alarmes était deux vaisseaux français. Alors, on se rappella le voyage de découverte dans l'hémisphère austral. Cette explication éclaircit nos doutes & bannit la crainte. Cependant, on jugea qu'il était convenable de différer le départ pour le port Jackson, jusqu'à ce qu'on fut complètement assuré de la vérité de nos conjectures.

Si le vent eut soufflé de la mer, les vaisseaux étrangers auraient été à l'ancre dans la Baye à huit heures du matin; mais le vent soufflant de dehors, ils furent poussés par un fort courant au sud du port. Le jour suivant, ils reparurent dans la première situation; on leur envoya une chaloupe, avec un Lieutenant de vaisseau, pour leur offrir du secours, & leur indiquer les passages nécessaires pour entrer dans le port. Dans le courant du jour l'Officier revint, & nous apprit que les vaisseaux étaient la Boussole & l'Astrolabe, envoyés par ordre du Roi de France, sous le commandement de M. de la Pérouse. L'étonnement des Français, en nous voyant, n'aurait pas été si grand que

celui que nous avons éprouvé ; car il paraît que dans le cours de leur voyage , ils avaient touché au Kamtscharka , & qu'ils avaient appris ainsi , que notre expédition était projetée. Ils jetaient l'ancre , comme nous sortions de la Baie ; desorte , que pour cette fois , nous ne fîmes que nous saluer réciproquement.

C'est ici le lieu de faire connaître les observations que nous avons faites pendant notre court séjour dans la Baie Botanique , & celles que plusieurs courses du port de Jackson , dans cette Baie , nous ont donné l'occasion d'ajouter aux premières.

La Baie est très-ouverte & très-exposée à la furie des vents sud - est , qui , lorsqu'ils soufflent , y causent un gonflement considérable des eaux de la mer. Elle est d'une étendue prodigieuse , le principal bras , dont la direction est sud - ouest , n'ayant pas moins , en comptant les détours , de vingt-quatre milles , depuis les Caps qui en forment l'entrée , selon le rapport des Officiers français qui ont mis beaucoup de soin à l'examiner. A la distance d'une lieue de l'embouchure du Havre , il y a

une barre sur laquelle on ne trouve pas plus de quinze pieds d'eau à marée basse. En dedans de cette barre, & dans l'espace de plusieurs milles, en avançant dans le bras sud-ouest, est un Havre qui ne le cède, à tous égards, à aucun de ceux qui étaient connus jusqu'ici, dans lequel un grand nombre de vaisseaux peuvent ancrer, à l'abri de tous les vents.

Le pays des environs surpasse de beaucoup par la richesse du sol, celui qui avoisine le Cap Banks & la pointe de Solander, quoique malheureusement il leur ressemble, en ce qu'il manque également d'eau douce.

A mesure que nous avançames dans la rivière, nous nous aperçumes que les naturels étaient assez nombreux, & même vers l'entrée du port, nous eumes des raisons de conclure, que le pays est plus peuplé que le Capitaine ne le pensait; car à l'arrivée du Supply dans la Baye, le 18 du mois, les naturels s'assemblèrent sur le rivage du sud, au nombre d'au moins quarante personnes, qui criaient & faisaient des signes & des gestes singuliers. La vue de ces hommes excita notre curiosité,

mais il était prudent que quelques personnes ne s'exposassent pas follement parmi un si grand nombre, & comme nous n'aperçûmes sur le bord du nord, qu'un parti de six hommes, le Gouverneur Phillips s'avança de ce côté pour prendre possession de ce nouveau territoire & pour établir des liaisons entre ses anciens & ses nouveaux maîtres.

La chaloupe dans laquelle était son Excellence, s'avança dans le port, à la rame, rasant la terre, à quelque distance; les Indiens la suivaient sur le bord. Enfin, un Officier de la chaloupe fit signe de besoin d'eau, ce qui parut devoir indiquer aux Indiens, le desir qu'on avait de prendre terre. Les naturels comprirent très-bien ce signe, & montrèrent un lieu où l'on pourrait se procurer de l'eau. Sur le champ la chaloupe aborda, & l'on prit terre. Comme de cette entrevue pouvait dépendre notre tranquillité à l'avenir, nous y apportâmes la plus grande délicatesse. Les Indiens, quoique craintifs, ne montrèrent aucun signe de ressentiment de la descente du Gouverneur. On commença une entrevue dans laquelle les deux partis se plurent tellement l'un

l'un à l'autre, que les étrangers retournèrent à leurs vaisseaux, avec une beaucoup meilleure opinion des naturels, qu'ils ne l'avaient eue en débarquant ; & les derniers parurent très-satisfaits de leur nouvelle connaissance, dont ils acceptèrent des miroirs, des chapelets & d'autres bagatelles.

Comme j'étais arrivé plus tard que les autres, je n'eus la satisfaction de descendre à terre, que trois jours après l'évènement que je raconte. J'allai alors avec un parti, sur le côté sud du port. Il y avait à peine cinq minutes que nous étions sur le rivage, que nous fumes rencontrés par une douzaine d'Indiens, nuds comme au moment de leur naissance, qui se promenaient sur le bord de la mer. Nous desirions entrer en conférence ; mais craignant de les offenser, nous nous approchions d'eux avec précaution ; ils parurent d'abord ne vouloir avancer près de nous, qu'à la distance de quelques pas. Les deux partis étoient armés ; cependant, une attaque de leur part paraissait aussi peu vraisemblable que de la nôtre. Je tenais alors par la main, un petit garçon de sept ans, qui semblait attirer & fixer singu-

lièrement leur attention ; car ils se le faisaient remarquer les uns aux autres & parlaient entr'eux. Comme l'enfant n'avait pas peur , j'avançai vers eux avec lui , en découvrant sa poitrine , & montrant la blancheur de sa peau. A cette vue ils parurent étonnés , & firent de grandes exclamations , & un vieillard d'entr'eux portant une longue barbe très-dégoutante , s'approcha de nous. Je tâchai de rassurer l'enfant , & je lui fis faire connaissance avec ce sauvage. L'Indien , avec beaucoup de douceur , lui mit la main sur son chapeau , toucha ses habits en gromelant en lui même pendant tout ce temps. Je trouvai cependant qu'il était nécessaire de renvoyer le petit garçon , que l'approche & la familiarité du sauvage auraient enfin effrayé ; mais cela n'offensa point le vieillard , comme la fin le vérifia. Quelques jeunes gens de leur parti , s'étaient tenus assez loin des plus vieux. Quand nous fumes plus près , ceux-là approchèrent , nous leur fimes quelques présents qu'ils parurent regarder comme de peu de valeur , & ils furent assez long-temps sans nous en faire en retour ; ils nous donnèrent néanmoins , avant de nous quitter , une

massue, dont la tête était assez grosse pour abattre un bœuf, en échange d'un miroir. Ces gens parurent fort en peine de savoir de quel sexe nous étions, probablement parce qu'ils ne nous voyaient point de barbe; mais quand nous le leur eumes fait comprendre, ils jettèrent de grands éclats de rire, & se parlèrent les uns aux autres, avec une rapidité & un bruit extraordinaire. Après une heure environ d'une conversation tenue par signes & par gestes, ils répétèrent plusieurs fois le mot *whurra*, qui signifie partir, & s'éloignèrent de nous.

Les naturels étant partis, nous avançames pour observer la contrée, dont le sol, presque par-tout sablonneux, nous détrompa de l'idée que nous nous en étions formée; il promet peu pour la culture, quoique les arbres & les herbes y croissent fort haut. Près de nous était la source où le Capitaine Cook fit aiguade; mais nous ne croyions pas que l'eau en fût excellente, & nous n'y courumes pas sans crainte. Nous revinmes le soir à bord, peu satisfaits de la dernière partie de notre découverte, puisqu'elle indiquait une difficulté

ajoutée à celles qui nous avaient paru déjà assez nombreuses.

Depuis ce temps , jusqu'à notre départ , nous eumes plusieurs autres entrevues avec les naturels , qui se terminèrent d'une manière si amicale , que nous commençames à concevoir la plus grande espérance de nous lier avec eux. Notre premier objet fut de deviner leurs affections , & le second de les convaincre de notre supériorité ; car nous savions que sans la dernière de ces deux choses , la première ne nous serait que d'une très-petite importance. Un Officier engagea un jour l'un d'eux , de mettre à un arbre un bouclier fait d'écorce , sur lequel il tira avec un pistolet , à quelques pas de distance.

Les Indiens , quoiqu'effrayés du bruit , ne s'enfuirent pas ; mais leur étonnement fut plus grand que leur crainte , quand ils virent le bouclier percé par la balle. Comme cet effet produisit parmi eux une certaine réserve , l'Officier , pour dissiper leur crainte & pour éloigner ainsi toute espèce de jalousie , siffa l'air de *Malbrouk* , dont ils parurent extrême-

ment satisfaits, & l'imitèrent sur le chant avec beaucoup de plaisir. Je ne puis m'empêcher de remarquer que j'ai appris depuis de M. de la Pèrouse, que les naturels de la Californie, de toutes les îles de la mer Pacifique, & de tous les lieux où il avait été, paraissaient également émus & touchés de cet air plaintif.

## CHAPITRE IX.

*P R I S E de possession du Port Jackson ;  
débarquement des troupes de la marine  
& des prisonniers,*

Janvier 1788.

**N**OTRE traversée pour arriver au port Jackson ne dura que quelques heures qui se passèrent très-agréablement ; la nuit était claire, & la perspective que nous avions devant nous, répondait à notre attente. Après avoir passé entre les Caps qui en forment l'entrée, nous nous trouvâmes dans un port très-supérieur en étendue & en sûreté, à tous ceux que nous avions déjà vus. Nous continuâmes à avancer dans le Havre environ quatre milles, jouissant de la vue de ses bords fertiles, couverts d'arbres qui bordaient les ruisseaux, où nous voyons fréquemment des Indiens qui se promenaient, & nous arrivâmes à une petite Crique ou Baye, sur le côté méridional, sur les bords de laquelle on devait commencer le plan de nos opérations.

On fit débarquer, le jour d'après, une partie des troupes de la marine & des prisonniers; le reste descendit le jour suivant; tout le monde s'occupa avec activité, & ce spectacle aurait été vraiment amusant pour un être indifférent & désoccupé. Dans un endroit on abat des bois; ailleurs on établit une forge; ici on tire de la pierre & l'on cherche des provisions. Là un Officier trace les limites d'un camp, ayant d'un côté un détachement de troupes faisant l'exercice; de l'autre, le feu d'une cuisine en activité. Cependant l'ordre s'introduisit bientôt par les soins infatigables de ceux qui étoient à la tête des différens départemens, & la confusion disparut.

Au milieu de l'enfoncement, sur les bords duquel notre établissement est fixé, coule un petit ruisseau d'eau douce, qui divise jusqu'à une petite distance, le terrain adjacent, dans la direction de nord & sud. Le Gouverneur fixa sa résidence à l'est de ce ruisseau, avec un grand corps de prisonniers campés auprès de lui. Sur le côté de l'ouest étoient placés le reste de ces gens, près du camp des troupes de la marine. Deux corps de gardes

formés de deux Officiers subalternes , autant de Sergens , quatre Caporaux , deux tambours & quarante-deux fusiliers , sous les ordres d'un Capitaine , auquel on faisait tous les rapports , veillaient journellement à la sûreté publique , de manière qu'en cas de nécessité , il ne restât à ceux qui étaient l'objet de cet ordre , que l'alternative , ou de demeurer en paix , ou de périr par la bayonnette.

Comme on ne craignait pas seulement que les criminels s'écartassent des travaux publics ; mais encore qu'ils s'unissent aux naturels du pays , ce qui pouvait avoir de mauvaises suites pour l'établissement , on prit tout le soin possible pour le prévenir. Le Prévôt militaire eut ordre , avec ses gens , de faire la patrouille autour de l'établissement , & l'on fit connaître aux criminels , qu'on punirait sévèrement ceux qui s'écarteraient ; cependant , malgré toutes nos précautions , ils trouvèrent bientôt le chemin de la Baye Botanique , pour aller voir les Français , qui se seraient bien volontiers dispensés d'avoir leur compagnie. Mais comme on savait que la sévérité seule est insuffisante pour châtier , & en même - temps

pour réformer , on ne négligea point de promettre aux criminels , que leur bonne conduite & leur soumission , leur procureraient , par la suite , des distinctions & des graces. On ne peut nier que ce soin n'ait été utile en quelque circonstance ; il est fâcheux seulement qu'il n'ait pas toujours eu l'effet qu'on en pouvait attendre ; un cœur sensible doit se pénétrer , sans doute , de la situation où ces infortunés se trouvaient. Pendant qu'ils furent à bord des vaisseaux , les deux sexes avaient été rigoureusement séparés ; mais quand on fut à terre , leur séparation devint impraticable ; peut être aurait-elle été injuste. La licence en fut la conséquence inévitable , & ils commencèrent à retourner à leurs anciennes habitudes ; que falloit-il faire ? Il était impossible d'empêcher leurs entrevues , il ne restait qu'à en pallier les maux. On recommanda les mariages & l'on accorda des avantages à ceux qui cherchaient à se corriger , ce qui contribua beaucoup à la tranquillité de l'établissement.

Le Dimanche suivant , M. Johnson , chapelain de l'établissement , célébra le service divin sous un grand arbre , en présence des troupes & des criminels , dont la conduite , dans cette occasion ,

fut exemplaire. On l'avait également célébré tous les dimanches, pendant notre passage, & M. Johnson leur avait fourni des livres de piété pour servir à leur instruction.

Les Indiens nous firent, quelque temps après notre arrivée, de fréquentes visites; mais au bout de peu de jours, on s'aperçut qu'ils venaient plus rarement. Nous n'avons jamais pu deviner d'où provint leur dégoût, puisque nous les avons toujours traités avec douceur, & que nous les avons comblés de présents. Il ne s'était élevé aucune querelle, & nous nous étions flattés, par la bonne réception qu'ils avaient faite au Gouverneur, qu'ils s'établirait des liaisons favorables aux intérêts des deux partis. Il parut que dans leur première entrevue, les naturels avaient non seulement reçu nos gens avec cordialité; mais qu'ils avaient reconnu qu'on pouvait tracer les limites de cet établissement, & qu'ils en étaient satisfaits.

## C H A P I T R E X.

*LECTURE des commissions & prise  
de possession de l'établissement en forme.  
Cours des loix & manière d'y administrer  
la justice,*

**L**A multiplicité des affaires, & des pressans besoins auxquels on eut à pourvoir après le débarquement, empêcha qu'on ne fit une lecture publique des commissions, & de prendre possession en forme de l'établissement, jusqu'au 7 de février. Alors, tous les officiers de garde prirent place dans le bataillon de la marine, qui fut rangé en bataille & marcha, tambours battans, drapeaux déployés, sur un terrain préparé pour cela, où l'on avait assemblé les criminels pour entendre la lecture de la commission du Roi, laquelle désignait son Excellence Arthur Phillips, Ecuyer, Gouverneur & Capitaine général du territoire de la nouvelle Galles méridionale & de ses dépendances. On lut aussi l'acte du Parlement qui établissait

les loix dans cette contrée, & les patentes scellées du grand sceau de la Grande-Bretagne, pour les cours de judicature civile & criminelle, qui décideraient de tous les cas de vie & de mort, ainsi que des objets de propriété. Quand le Juge-Avocat eut fini ces lectures, le Gouverneur adressa à son tour aux criminels un discours éloquent, & leur fit connaître l'intention où il était d'aimer & de rendre heureux ceux qui montreraient des dispositions à l'amendement, & de laisser les loix déployer toute leur rigueur contre ceux qui oseraient passer les bornes prescrites. Ensuite on tira trois volées & le bataillon retourna à la parade, où il fut passé en revue par le Gouverneur, qui reçut tous les honneurs dus à son rang. Son Excellence fit publiquement l'éloge de leur bonne conduite depuis leur embarquement, & pria les Officiers de partager une collation, à laquelle on porta plusieurs santés au Roi & à la Nation, en mémoire de ce jour.

Par la commission du Gouverneur, son autorité s'étend depuis le 43<sup>e</sup> degré 49' de latitude sud, jusqu'au 10<sup>e</sup> degré 37' de la

même latitude , qui forment les extrémités nord & sud du continent de la nouvelle Hollande. Il commence à 135 degrés de longitude est de Greenwich , & en avançant à l'est , il renferme toutes les îles de l'Océan pacifique , qui sont dans les limites des latitudes mentionnées. On peut raisonnablement supposer que cette division tarira pour toujours les sources de disputes entre nous & les Hollandais , puisqu'il n'y a que les découvertes des navigateurs anglais qui soient comprises dans ce territoire.

Le Gouvernement n'a pas négligé d'armer M. Phillips d'un pouvoir aussi grand que sa domination s'étend loin , il n'est question dans sa commission d'aucun conseil , de sorte qu'on le laisse entièrement agir d'après son propre jugement ; & comme on n'a point désigné le temps d'assembler les cours de justice , comme dans les assises où l'on vuide les prisons d'Angleterre , il est également le maître de la durée des emprisonnemens. Il a aussi le pouvoir d'ajourner le Conseil de guerre ; mais comme on a négligé d'insérer que pour les mutineries de la marine , moins de trente Officiers pourraient composer ce tribunal , il ne sera pas toujours

possible d'obtenir une Cour militaire, lors surtout qu'on aura envoyé des détachemens, ou qu'il y aura des maladies, à moins qu'on ne vienne à augmenter le nombre des Officiers de cet établissement.

Le Gouverneur peut accorder le pardon à un homme convaincu, s'il le trouve nécessaire, dans tous les cas, excepté ceux de trahison & de meurtre prémédité, & même dans ces cas il a le pouvoir de suspendre l'exécution de la loi, jusqu'à ce que la volonté du Roi soit connue. Si le Gouverneur mourait, le Lieutenant-Gouverneur prendrait sa place, & à son défaut, le plus ancien Officier de terre prendrait le gouvernement de l'établissement.

Malgré les promesses que les prisonniers avaient faites & l'indulgence que le Gouverneur avait montrée; & quoique le bras de la justice fut toujours levé, ce fut avec un regret infini, que chacun de nous vit quatre jours après, la nécessité d'assembler une Cour de justice criminelle, qui fut convoquée par un ordre du Gouverneur; elle était formée du Juge-

Avocat qui présidait, & de six Officiers de la marine.

Comme la constitution de cette Cour est tout-à-fait nouvelle dans les Annales d'Angleterre, j'espère que le lecteur ne m'accusera pas de prolixité dans la description que je vais en donner. Le nombre des membres, compris le Juge-Avocat, est limité à sept, par un acte du Parlement; ils doivent être nécessairement Officiers des forces de terre ou de mer de Sa Majesté. La Cour étant assemblée, armée comme un tribunal militaire, le Juge-Avocat prend le serment de chacun des membres, comme par Jurés en Angleterre. Après cette cérémonie, on lit au prisonnier les charges qui sont contre lui, on établit la question de crime ou d'innocence. Comme on n'a point désigné d'Officier de loi, du côté de la Couronne; (car je ne crois pas que le Chef de la Cour puisse se regarder comme tel, malgré le titre qu'il porte) la poursuite du criminel est laissée entièrement à la partie à la requête de laquelle il est jugé. Les témoins sont entendus sous serment, & l'on porte la décision selon les loix d'Angleterre, au moins autant

que les circonstances & la situation de l'établissement le permettent, d'après la majorité des voix, en commençant à les recueillir par le plus jeune membre, & finissant par le Président de la Cour. Dans le cas de crime capital le jugement ne peut être porté, qu'il n'y ait au moins cinq des sept membres d'accord.

Les preuves étant données des deux côtés, & la défense du prisonnier ayant été entendue, le jugement est établi, la sentence portée & la Cour se lève. Pendant le temps que la Cour siège, le lieu où elle est assemblée, est environné d'une garde sous les armes, & l'entrée en est permise à ceux qui le desirent. Cependant nos colons sont supposés actuellement dans une telle subordination, qu'on ne croit plus qu'il soit nécessaire d'une si grande force militaire, & deux sentinelles avec le Prévôt martial, paroissent suffire.

Il serait aussi inutile qu'inconséquent, d'anticiper sur les reflexions qui peuvent naître à la lecture d'un récit, dans lequel on ne doit considérer que l'exactitude. En comparant ceci avec la manière d'administrer la justice dans

dans les Cours d'Angleterre , on trouvera de la différence en plusieurs points essentiels ; cette nouvelle Cour ne differe pas moins des usages qu'on observe dans les tribunaux militaires. On ne peut cependant disputer sur son efficacité , dans la circonstance qui lui a donné naissance.

Cette Cour fit de la manière que j'ai dit , le procès de trois criminels , dont un d'une très-mauvaise conduite , était convaincu d'avoir frappé un matelot avec un outil de tonnelier ; il fut condamné à recevoir cent cinquante coups de fouet , punition moins sévère que celle qu'aurait porté une Cour martiale, contre un soldat qui se serait trouvé dans le même cas. Le second , pour avoir commis un petit vol , fut envoyé sur une île déserte , & tenu là au pain & à l'eau , pendant une semaine. Le troisième était condamné à recevoir cinquante coups de fouet ; mais la Cour le recommanda au Gouverneur qui lui pardonna.

Jusqu'alors (*en février*) il ne s'était passé rien de très - atroce ; mais le jour approchait où la violation de l'ordre & de la sûreté publique ne pouvait plus être restreinte par

des punitions infligées pour un temps. Des hommes endurcis dans les crimes se réunirent pour en commettre de nouveaux, & , comme il arrive souvent , ils avaient eu l'art de persuader à d'autres plus simples , d'en être les instruments. Heureusement ils furent découverts pendant qu'ils volaient une grande quantité de provisions. L'un d'eux accusa les autres & découvrit le complot. On fit leur procès le 28 de février , & de quatre coupables , trois furent condamnés à mourir , & l'autre à recevoir un châtimement sévère. Le Gouverneur espérant qu'on n'abuserait pas de cette douceur , n'ordonna cependant l'exécution que d'un seul , nommé Thomas Barret , homme vieilli dans le crime , & qui mourut avec cette espèce de courage qu'on ne trouve que trop souvent dans la classe des scélérats. Pendant l'exécution qui eut lieu un peu avant le coucher du soleil , le bataillon de la marine était sous les armes , & tous les criminels furent obligés d'y être présents. Les deux complices du patient gardèrent prison , jusqu'à ce qu'on eût trouvé un lieu convenable pour les bannir , ainsi que deux hommes qui furent condamnés à la mort le jour suivant , pour un crime semblable.

Outre cette Cour criminelle , il y en a une inférieure , composée du Juge - Avocat & de plusieurs Juges de paix , pour juger des petites fautes. Cette Cour peut décider de tous les cas , & son jugement est définitif , excepté lorsque la somme en litige est au dessus de trois cents livres sterlings , & dans ce cas on peut rappeler de son décret , en Angleterre. On peut aussi assembler une Cour d'Amirauté , dont le Lieutenant - Gouverneur Ross est Juge , pour juger les crimes ou les offenses commises en haute mer.

Pour ne pas rompre le fil de ma narration , j'ai omis d'observer en son lieu , que le Supply , Lieutenant Ball , partit le 15 du mois , pour prendre possession de l'île de Norfolk , selon l'instruction que le Gouverneur en avait reçue du Ministère. Le Lieutenant King , du vaisseau le Sirius , fut envoyé comme sur-Intendant & Commandant de ce lieu , & emmena avec lui un chirurgien , un midship-man (*volontaire*) , un scieur , un tisserand , deux matelots & seize criminels , parmi lesquels il y avait six femmes. Il prit aussi un cer-

( 68 )

tain nombre d'animaux vivants , pour peupler  
l'île , outre des graines potagères , & autres  
choses aussi nécessaires.

---

CH A P I T R E X I.

*CARACTÈRE & mœurs des Naturels  
de la nouvelle Galles méridionale, &  
nos transactions avec eux.*

**J**E ne doute pas que mes lecteurs ne soient flattés autant que moi, de terminer les tristes détails de ce dernier chapitre, & de sortir du dédale des loix pour contempler dans le caractère & dans les mœurs des habitans, les ouvrages simples & sans art de la nature, qui se déploie avec ses plus belles couleurs.

J'ai déjà dit qu'au bout de quelques jours que nous étions au port Jackson, on s'apperçut d'un changement dans la conduite des naturels. Et je voudrais pouvoir ajouter qu'un plus long séjour dans leur voisinage, a formé des liaisons plus étroites & établi plus d'intimité entre les anciens & les nouveaux maîtres de ce pays, qu'il n'y en a eu jusqu'à ce moment.

D'après la réception favorable que les naturels

nous avaient faite à notre arrivée , plusieurs personnes mirent en question les détails que le Capitaine Cook avait donnés de ces peuples. Nous croyions que ce célèbre navigateur pourrait les avoir offensés en quelque chose , & que cela les empêchait de former avec nous des liaisons qui autrement auraient eu lieu ; mais le résultat de nos efforts répétés pour les engager à venir parmi nous , m'a confirmé dans l'opinion qu'ils nous craignent ou nous méprisent trop pour desirer d'établir de grands rapports entr'eux & nous. J'observerai en même-temps que tout ce que je rapporterai ici & dans le cours de cet Ouvrage , des naturels de la nouvelle Galles méridionale, est plutôt le fruit d'observations faites en différens temps, que d'une connaissance suivie des manières & des coutumes d'un peuple avec lequel il est si difficile d'avoir quelques communications.

Les naturels quoiqu'agiles & vifs, ne sont point des hommes vaillants. Nous avons remarqué , dans presque tous , le défaut d'une dent de devant , à la mâchoire supérieure , dont a parlé Dampier. Mais leur vue, loin d'être défectueuse, comme ce même voyageur l'assure

des habitans de la côte occidentale du continent, est très vive & perçante.

M. Cook croit que leur couleur est plutôt celle de chocolat foncé, qu'un véritable noir, quoiqu'il avoue qu'ils paraissent noirs, ce qu'il attribue aux ordures graisseuses dont ils ont la peau couverte. Nous avons eu des preuves suffisantes de leur mal-propreté; mais je crois que tous les lavages possibles ne les rendraient pas de deux degrés moins noirs qu'un nègre d'Afrique. Dans quelques-unes de nos entrevues avec eux, les nègres qui nous suivaient, les ont pris pour leurs compatriotes.

Malgré le mépris qu'ils ont constamment montré pour tous les ajustemens dont nous voulions les couvrir, ils aiment à s'orner le visage de cicatrices, qui ne font qu'augmenter leur laideur naturelle. Il n'y a peut-être pas de figure humaine plus hideuse que celle de ces sauvages ainsi cicatrisée, & de plus, ornée d'un os de poisson, passé au travers de la cloison du nez. Les deux sexes ont aussi la coutume de se barbouiller avec de la terre blanche: mais, différens en ceci, des habitans des îles

de la mer pacifique, ils rejettent les belles plumes des oiseaux de leur pays.

Excepté leurs armes offensives & quelques haches de pierre grossièrement faites, leur adresse se borne à faire des filets dans lesquels ils mettent le poisson qu'il ont pris, & des hameçons d'os, ces deux instrumens ne sont pas mal-faits. On trouve aussi sur quelques rochers, des desseins de figures d'hommes & d'oiseaux très-mal-faits.

Ces peuples paraissent n'avoir aucune idée de l'usage des habits, quoique ce qu'ils souffrent du climat où ils vivent leur montre, d'une manière sensible, la nécessité de se défendre de la rigueur des saisons. On voit les deux sexes de tout âge, constamment nus. Mais on ne peut pas en conclure que l'habitude les ait endurcis aux variations des saisons, au point de leur faire supporter avec indifférence les extrêmes du chaud & du froid; car nous sommes certains que le froid les affecte vivement, puisque nous les avons vus grelottant, & se rassemblant en foule dans le fond de leurs ca-

banes ou dans les creux des rochers jusqu'à ce qu'ils pussent allumer du feu.

On conçoit aisément qu'il n'y a rien de plus grossier que la construction de ces cabanes & qu'elles manquent de toutes les commodités. En effet, elles ne sont faites que de morceaux d'écorces arrangées en forme de four, ouvertes à une extrémité, & très-basses, elles sont cependant assez longues pour qu'un homme puisse s'y coucher dans toute sa longueur. Il est probable qu'ils comptent moins sur ces cabanes, pour s'abriter, que sur les creux ou cavernes qu'on trouve dans un grand nombre de rochers.

Ils ne connaissent point du tout la culture des terres; ils ne se nourrissent que des fruits qu'ils cueillent, des racines qu'ils tirent de la terre, dans les endroits marécageux, & des poissons qu'ils attrapent sur les bords ou qu'ils tuent avec leurs lances, lorsqu'ils sont dans leurs canots. La pêche paraît employer presque tout leur temps, probablement parce qu'elle leur fournit la plus grande partie d'une subsistance qui ne s'obtient que par le travail le plus

pénible , & par les soins les plus infatigables , comme l'observation nous en a convaincus. Quand le poisson est rare , ce qui arrive fréquemment , ils guettent souvent le moment où nous tirons la *seine* , & on les a vus plus d'une fois piller ce qu'elle contenait , malgré l'opposition de ceux qui la gardaient sur le rivage , & même après qu'on leur eut donné une partie du poisson qu'on avait pris. Le seul moyen de les éloigner est de leur montrer un fusil , & si la vue seule de cette arme ne suffit pas , on tire au dessus de leur tête , ce qui jusqu'à présent a rarement manqué de les faire fuir. Reste à savoir combien durera la terreur que ce bruit leur inspire.

Les canots dans lesquels ces peuples pêchent , sont aussi mal-faits que leurs cabanes , ce n'est autre chose qu'un large morceau d'écorce d'environ douze pieds de long , lié aux deux bouts , avec de la vigne , tandis que de petits cerceaux tiennent les parties du milieu séparées. La manière adroite avec laquelle ils les conduisent , la vitesse dont ils rament , & la hardiesse avec laquelle ils s'aventurent plusieurs milles en pleine mer , méritent cependant d'être

admirées. On voit rarement un canot sans un feu, qui sert à préparer le poisson dès qu'il est pris. Ils se procurent ce feu au moyen du frottement ( 1 ),

La manière dont ils disposent de leurs morts, ainsi que quelques autres observations que nous aurons occasion de présenter à nos lecteurs, semblent être des raisons de supposer que ce peuple n'est point cannibale; les naturels ne mangent jamais de substances animales crues, à moins qu'ils ne soient pressés par une faim extrême; mais ils les font rôtir, ainsi que leurs végétaux, ce qui rend ces derniers une nourriture salubre, quoique plusieurs d'entr'eux soient d'une qualité véneneuse, lorsqu'ils sont crus, comme nous l'a prouvé l'accident arrivé à un

( 1 ) Ils prennent deux morceaux de bois sec, l'un est un petit bâton d'environ huit ou neuf pouces de long, & l'autre morceau est plat. La pointe du petit bâton est arrondie, & en le pressant sur le morceau plat, ils le tournent avec rapidité dans les deux mains, comme nous tournons un mousoir de chocolat. Par cette méthode ils obtiennent du feu en moins de deux minutes, & le propagent avec de l'herbe sèche qu'ils agitent, & qui prend feu sur le champ.

pauvre criminel qui en avait mangé par mégarde & qui en mourut vingt-quatre heures après. Lorsqu'on donne du pain aux Indiens, ils le mâchent & le rejettent sur le champ, il leur arrive rarement de l'avaler. Ils aiment le bœuf salé & le cochon, mais ils n'ont jamais bu deux fois des liqueurs spiritueuses.

Le chien est le seul animal domestique qu'ils possèdent, ils le nomment Dingo, & il ressemble assez au chien-renard d'Angleterre. Ces animaux sont fort fideles à leurs maîtres & s'éloignent aussi de nous. Le Gouverneur en a un actuellement qui paraît lui être assez attaché. Comme les Indiens voyent l'aversion que leurs chiens ont pour nous, ils ont quelquefois la méchanceté de les envoyer contre une personne seule qu'ils rencontrent dans les bois. Un homme hardi s'amusa un jour à tirer, quand les naturels essayèrent de se divertir à ses dépens & à leur manière. L'homme supporta les aboiemens & même les tiraillemens du chien, pendant quelque temps; mais craignant enfin que sa patience ne les enhardit à en user avec plus de familiarité, il se retourna & tua le pauvre chien. Les naturels s'enfuirent avec la plus grande vitesse.

Ce qui nous a le plus embarrassé dans la conduite de ces gens , c'est ce qui a rapport à leurs femmes , nous en avons peu vues ; mais celles qu'il nous est arrivé de rencontrer , ils les tenaient éloignées avec toutes les marques d'une grande jalousie , & quelquefois ils nous les présentaient avec toutes les apparences de la familiarité. Craignant cependant d'alarmer la sensibilité de ces gens , sur un point aussi délicat , nous nous sommes fait une règle constante de traiter les femmes avec une réserve que nous jugions propre à éloigner toutes les impressions qu'ils auraient pu recevoir , & de ne les offenser en aucune manière. Cette conduite a eu un tel succès , que je ne sache pas qu'il se soit élevé aucune querelle sur ce sujet. Le son de voix des femmes , qui est agréable & doux , fait un contraste frappant , avec la prononciation rude & gutturale des hommes. Je ne puis rien dire des autres charmes des femmes de ce pays ; mais je dois ajouter que selon quelques-uns de nous , elles montrent une timidité & une modestie , qui sont peut-être inséparables du caractère des femmes , dans l'état le plus sauvage. C'est une chose fort singulière , que la coutume observée dans les îles de la société ,

de se couper les deux dernières jointures du petit doigt de la main gauche , se retrouve ici parmi les femmes ; elles ont , pour la plupart , souffert cette amputation. Nous n'avons , jusqu'à présent , pu trouver la cause de cet usage. Nous supposames d'abord qu'elle était particulière aux femmes mariées ou à celles qui avaient eu des enfans ; mais cette conséquence était fautive , puisque nous n'avons aucune raison de croire que le célibat ait lieu dans aucune circonstance , & que quelques-unes des femmes âgées sont sans cette distinction , tandis que cette amputation est faite sur des filles fort jeunes.

En abordant dans ce pays , nous regardions comme peu dangereux , les dards des naturels. Une fatale expérience nous a cependant convaincus que les blessures qu'ils faisaient n'étaient pas de peu de conséquence , & que l'art avec lequel les Indiens les lançaient , n'était pas à mépriser. Outre plus de douze criminels qui ont disparu , on ne sait de quelle manière , nous avons appris que deux de ces hommes qui étaient employés à couper du jonc dans le Havre , furent misérablement assassinés & mis

en pièces par les naturels , sans qu'on ait pu découvrir la cause de ce crime. L'un de ces hommes , très gros & très-robuste avait eu le corps traversé par un de ces dards ; le crâne de l'autre était enfoncé. Les naturels s'étaient emparés de leurs outils ; mais ils avaient laissé leurs habits & quelques provisions dont ils étaient pourvus , lorsqu'ils furent assassinés. Pour comble de malheur , deux autres de nos criminels qui s'occupaient tranquillement à cueillir des herbes dans un endroit fort éloigné de celui où l'on assassinait leurs camarades , furent attaqués à l'improviste par un parti d'Indiens , & , avant de pouvoir s'échapper , l'un d'eux fut percé à la cuisse par un dard , après quoi ils le jettèrent par terre & lui arrachèrent ses habits. Le malheureux , quoique grièvement blessé , eut le bonheur de s'échapper ; mais son compagnon fut emmené par ces barbares , on ignora son sort , jusqu'à ce qu'un soldat trouva quelques jours après , dans une cabane des naturels , son habit et son chapeau qui était percé d'un dard. Ces lances ou dards ne sont pas tous faits de la même manière , quelques-uns sont taillés comme des arêtes de poisson , d'autres

sont simplement pointus. Les naturels ne sont pas moins adroits à les raccommoder qu'à les lancer. Quelqu'un de nous en donna un qui était brisé , à un Indien , il arracha sur le champ une coquille d'huitre , dont il fit un outil avec ses dents , & raccommoda le dard en présence de l'Anglais , & le rendit propre à servir. Pour cette opération la plante de l'un de ses pieds lui tenait lieu d'établi. Leurs armes offensives ne se bornent pas à ces dards ou lances , ils ont encore de longues épées de bois taillées en sabre , dont la blessure peut être mortelle , & des massues très grosses. On leur voit aussi de petits boucliers d'écorce d'arbres.

D'après quelques remarques nous avons cru que ces peuples étaient quelquefois en guerre les uns avec les autres. On les a vus assemblés plusieurs fois , comme s'ils allaient à quelque expédition. Un Officier en rencontra un jour quatorze , marchant à la file les uns des autres dans le bois ; chaque homme était armé d'une lance qu'il tenait dans la main droite , & d'une grosse pierre dans la gauche ; ils avaient à leur tête un naturel qui paraissait leur chef , qu'on distinguait,

distinguait , parce qu'il avait le visage peint. Quoiqu'ils fussent cinq contre un des nôtres, ils passèrent paisiblement.

Il n'est pas douteux que par leur adresse à lancer le javelot ou la lance , ils ne tuent quelquefois un animal sauvage , qu'ils appellent kangaroo ( 1 ) , puisque nous avons retiré de la cuisse d'un de ces animaux , un long éclat de cette arme , sur lequel la chair s'était complètement réunie ; mais nous n'avons jamais pu découvrir s'ils savent les attraper , ni s'ils connaissent d'autres animaux que le kangaroo & le chien. Quels que soient les animaux qu'on leur montre , excepté le chien , ils les appellent kangaroo , ce qui semble indiquer que les animaux sauvages sont en très - petit nombre dans ce pays.

Bientôt après notre arrivée au port Jackson , je me promenais près d'un lieu où j'observai plusieurs Indiens très - occupés à regarder quelques moutons qui étaient dans un enclos ;

( 1 ) C'est le même que le kangaroo , dont Cook a donné la figure & dont nous parlerons plus bas.

ils criaient tout haut , kangaroo , kangaroo ! Comme ils me paraissaient y prendre du plaisir , je voulus l'augmenter en leur montrant des chevaux & des vaches qui étaient près de là ; mais au même moment parurent quelques-unes des criminelles qui étaient occupées près de cet endroit , & tous mes efforts pour détourner leur attention de ces femmes , furent inutiles. Ils n'essayèrent cependant de leur faire aucun mal , aucune offense ; mais ils se tinrent à quelques pas , exprimant très-clairement la manière dont ils étaient affectés.

Il existe peut être parmi ces naturels quelque ordre civil ; mais je n'en connais point , & excepté un certain respect que les plus jeunes paraissent rendre à ceux qui sont plus âgés , je n'ai jamais observé aucune subordination parmi eux. Je ne connais pas davantage leurs cérémonies , ni leurs opinions religieuses. Si l'on avait eu l'occasion de voir les usages qu'ils observent à la mort de l'un d'eux , on aurait peut-être pu apprendre quelque chose ; mais tout ce que nous savons maintenant de certain , c'est qu'ils brûlent le corps , & qu'ils amoncellent ensuite de la terre autour des restes ,

à-peu-près de la même manière que les petits tombeaux trouvés en plusieurs parties de l'Angleterre.

J'ai déjà observé que ce pays est plus peuplé qu'on ne le croyait généralement en Europe dans le temps de notre départ ; mais cette remarque ne doit pas s'entendre des parties intérieures du continent que nous pouvons croire , d'après nos recherches , & la manière de vivre des naturels , presque inhabitées. Il paraît que quelques familles Indiennes bornent leur société & leurs liaisons à leur propre cabane ; mais nous ne savons si cela est toujours ainsi ; car sur le côté nord-ouest de la Baye Botanique , il y a un village qui contient plus de douze maisons , & peut-être cinq fois autant d'habitans. C'est l'établissement le plus considérable que nous connoissons dans ce pays. Une preuve convaincante que les naturels sont fort nombreux , c'est que le Gouverneur Phillip rencontra , dans une excursion qu'il fit entre le port Jackson & la Baye Botanique , un parti composé de plus de trois cents personnes : dans ce nombre il y avait deux cents douze hommes. C'était le

lendemain du meurtre des deux coupeurs de jonc , & son Excellence était alors à la recherche des meurtriers , qu'il se proposait de punir sévèrement & d'une manière à servir d'exemple. La rencontre était imprevue pour les deux partis , & vu la situation où nous étions , elle fut peut-être fort désagréable pour les nôtres , qui n'étaient que douze , jusqu'à ce qu'on eut connu les dispositions paisibles des Indiens. Le Gouverneur ne borna pas à cela ses efforts pour éclaircir cette malheureuse & ténébreuse affaire , il fit d'exactes recherches pour savoir si les criminels n'avaient pas maltraité ou tué quelques naturels ; & enfin il ordonna une proclamation qui offrait la plus attrayante de toutes les récompenses , la liberté , à celui qui désignerait le meurtrier , au cas qu'il existât.

J'ai fait connaître , sans partialité , l'état où en sont les affaires entre les naturels & nous , au moment où j'écris. Je regrette seulement que nous n'ayons pas encore pu réussir à nous les attacher ; mais je puis assurer que les hommes de tous les rangs l'ont essayé par tous les moyens qui pouvaient raisonnablement faire espérer le succès. Les ordres que le Gouver-

neur a donnés, ont eu pour but invariable d'engager nos compatriotes à une conduite qui put produire cet évènement si désiré; s'il paraît très éloigné, il me semble qu'on doit en attribuer la cause au caractère irrésolu, jaloux & léger du peuple avec lequel nous avons à traiter, qui, de même que tous les autres sauvages, est trop indolent, trop indifférent ou trop craintif pour former un attachement convenable avec ceux qui diffèrent autant de lui dans les mœurs & les habitudes. Avant de quitter ce sujet, je ne puis m'empêcher de rapporter une aventure plaisante qui pourrait être beaucoup plus utile que tous nos efforts, pour effectuer ce que nous avons tant à cœur.

Quelques jeunes gens du Sirius rencontrèrent dans les bois un vieillard Indien qui portait une barbe extrêmement longue; ils lui firent entendre par signes, qu'ils l'en débarrasseraient s'il voulait; ils se touchaient le menton & lui montraient qu'il était doux. Le vieux Indien y consentit enfin, & l'un des plus jeunes, tirant un canif de sa poche, & faisant usage de ce qu'il put trouver de meilleur en place de savon,

lui fit l'opération avec beaucoup de succès & à la grande satisfaction du vieillard, qui mit en nous une confiance dont nous n'avions eu jusqu'alors aucun exemple. On le vit quelques jours après, aller dans son canot, le long du Sirius, en montrant sa barbe. On employa inutilement différents artifices pour l'engager à entrer dans le vaisseau; mais comme il continuait de s'y refuser, on fit descendre un barbier dans une chaloupe, à côté du canot, & il rasa le vieux *beau*, ce qui lui fit beaucoup de plaisir. Il paraît que ce peuple regarde la barbe, plutôt comme un fardeau incommode, que comme une chose respectable.

---

## CHAPITRE XII.

*DÉPART des Français de la Baye Botanique ; retour du Supply de l'île de Norfolk ; découverte faite par le Lieutenant Ball dans son passage à cette île.*

Mars 1788.

**V**ERS le milieu du mois, nos bons amis les Français partirent de la Baye Botanique pour continuer leur voyage. Pendant leur séjour dans ce port, les Officiers des deux Nations eurent de fréquentes occasions de se témoigner mutuellement, par leurs visites, l'estime & l'amitié qu'ils avaient les uns pour les autres.

Ces vaisseaux partirent de France, par ordre du Roi, le premier août 1785, sous le commandement de M. de la Pérouse, Officier dont les qualités éminentes nous ont paru être des titres pour remplir les plus grands

emplois. On se souviendra long - temps avec reconnaissance, en Angleterre, de l'humanité qu'il montra, lorsqu'il fut question, dans la dernière guerre de détruire notre établissement à la Baye d'Hudson. Son second était le Chevalier de Clonard, aussi Officier d'un mérite distingué.

Dans le cours du voyage, ces vaisseaux avaient eu le malheur de perdre une chaloupe remplie de matelots & d'Officiers, à l'ouest de la Californie, il leur était arrivé ensuite un accident plus grand, dans une île de la mer du sud (1), découverte par M. de Bougainville, latitude  $14^{\circ} 19'$  sud, longitude  $173^{\circ} 3' 20'$  est de Paris. Treize hommes de leur équipage, parmi lesquels se trouvait l'Officier qui était alors second (2), furent taillés en pièces par les naturels, et plusieurs autres blessés mortellement; ils ne savent à quelle cause attribuer cet évènement, puisqu'ils étaient prêts de quitter l'île, après y avoir vécu avec les Indiens, dans la plus grande harmonie,

(1) L'île des Navigateurs.

(2) M. de Langle.

pendant plusieurs semaines , & échangé durant ce temps , les marchandises d'Europe , avec les productions du pays ; que les Français décrivent comme rempli d'une race d'hommes remarquables par la beauté & l'élégance des formes , & abondant en rafraîchissements de toute espèce.

Il n'est pas moins flatteur pour les Anglais , qu'honorable pour M. de la Pérouse , de faire connaître la manière obligeante dont il a toujours parlé du nom et des talens du Capitaine Cook : cet illustre navigateur , disoit-il , n'a rien laissé à faire , ni à décrire , à ceux qui le suivront.

Comme j'avais remarqué dans le cours de la conversation , que les vaisseaux français avaient touché aux îles Sandwich , je demandai à M. de la Pérouse comment il y avait été reçu. Sa réponse mérite d'être connue : « Pendant notre » voyage dans les mers australes , le peuple » des îles Sandwich ont été les seuls Indiens dont » nous n'ayons jamais eu sujet de nous plaindre ; » ils nous ont fourni généreusement toutes sortes » de provisions , & ils ont pourvu gracieuse-

» ment à tous nos besoins ». Il est peut-être bon de remarquer qu'Owhyee (où le Capitaine Cook a été tué ) ne fut pas une des îles visitées par les Français.

Pendant le court séjour que ces vaisseaux firent à la Baye Botanique, il mourut un ecclésiastique, l'un des naturalistes qui étaient à bord ; il fut enterré sur le rivage au nord. Les Français étaient à peine partis, que les naturels abattirent une petite planche placée sur le lieu où le corps était enterré, et détruisirent tout ce qui était autour. Le Gouverneur informé de cela, envoya quelques personnes avec ordre d'attacher une plaque de cuivre sur un arbre près de l'endroit où était le corps, sur laquelle on mit l'inscription suivante, qui est une copie de celle qui était écrite sur la planche.

*HIC jacet L. RECEVEUR.*

*E. F. F. (\*) Minoribus Galliae, Sacerdos, Physicus, in circum navigatione mundi, Duce de la Pérouse.*

*Obiit die 17 februarii, anno 1788.*

(\*) Il y a dans le texte anglais *minibus*, c'est une faute qu'on a peut-être faite aussi dans l'inscription de la plaque de cuivre, & qui, sans doute vient de ce que l'écriture qui était sur la planche, avait été effacée en cet endroit. *N. du T.*

Nous devions d'autant mieux cette marque d'attention aux Français , que M. de la Pérouse avait , au *Kamtschatka* , rendu un semblable devoir à la mémoire du Capitaine Clarke, dont la tombe fut treuvée presqu'aussi ruinée que celle de l'ecclésiastique.

Les Français sentirent , comme nous , plus d'une fois qu'il était nécessaire de réprimer cet esprit de rapine qui dominait chez les Indiens voisins de la Baye Botanique ; ils les menaçaient souvent du fusil , et ils ont fait feu sur eux dans une ou deux occasions , sans cependant qu'il s'en soit suivi d'accidents fâcheux. Il est vrai que le Commandant français , autant pour répondre aux ordres de sa Cour , que pour notre tranquillité , montra , à l'égard des Indiens , une modération qui lui fait beaucoup d'honneur.

Le 20 de mars le Supply arriva de l'île de Norfolk , après y avoir heureusement débarqué le Lieutenant King & sa petite garnison. Les pins qui y croissent surpassent peut-être en grosseur & en hauteur ceux des autres parties du monde ; mais il ne sera pas

facile de les emporter de-là, à cause du danger qu'offre l'abordage de cette île. Après les plus exactes recherches, il n'a pas été possible d'y découvrir une seule plante de lin de la nouvelle Zelande, quoiqu'on nous eut assuré qu'il s'y en trouvait abondamment.

Le Lieutenant Ball, en revenant au port Jackson, toucha à une petite île, latitude  $31^{\circ} 36'$  sud, longitude  $159^{\circ} 4'$  est de Greenwich, qu'il eut le bonheur de découvrir en passant à l'île de Norfolk, & qu'il nomma île Howe. Elle est totalement déserte, on ne trouve point de traces qui indiquent qu'il y ait eu des habitans; mais heureusement elle abonde en tortues vertes, aliment excellent qui serait plus important dans les établissemens de la nouvelle Galles méridionale. Outre ces tortues, l'île est bien peuplée d'oiseaux, la plupart si apprivoisés, qu'ils se laissaient approcher assez pour être tués à coups de bâton. A la distance de quatre lieues de l'île Howe, & à la latitude de  $31^{\circ} 30'$  sud, longitude  $150^{\circ} 8'$  est, il y a un rocher d'une hauteur considérable, que M. Ball a nommé, à cause de sa forme, pyramide de Ball.

Pendant que le Supply était absent, le Gouverneur Phillip fit une excursion à la Baye Broken, à quelques lieues au nord du port Jackson, dans le dessein de la reconnaître. Ce port est presque aussi grand que le dernier; mais le pays adjacent est tout hérissé de rochers, quelques ruisseaux d'eau douce qui tombent dans le fond de cette Baye, font un effet pittoresque. Les Indiens qui vivent sur ses bords, sont nombreux & se conduisirent fort bien dans différentes circonstances, pendant le temps que nos gens demeurèrent parmi eux.

---

## C H A P I T R E X I I I .

*DE ce qui se passa au port Jackson  
dans les mois d'avril & de mai.*

Avril 1788.

C O M M E l'hiver approchait, il était nécessaire de chercher à nous mettre à l'abri du froid que nous devions ressentir dans cet hémisphère, quoiqu'à la latitude de  $33^{\circ} 50'$ . On ordonna des baraques pour les soldats, & les volontaires de chaque compagnie entreprirent de construire pour eux deux maisons de bois de soixante-huit pieds de long & de vingt-trois de large. Pour commencer ce projet on employa plusieurs prisonniers, & quatre charpentiers des vaisseaux furent attachés au bataillon pour diriger cette utile entreprise ; mais il se présenta tant de difficultés dans l'exécution, que nous fumes obligés de restreindre notre plan, & de nous contenter de quatre maisons au lieu de huit que nous voulions construire. Encore ces quatre maisons

ont si peu avancées au moment où j'écris, à cause de la mauvaise qualité du bois, de la rareté des ouvriers, & par d'autres difficultés, qu'il serait fort heureux si nous y étions établis à la fin de l'année 1788. Les gens mariés qui bâtissaient sur un plan moins étendu, furent bientôt logés passablement. Les malfaiteurs ne furent point oubliés, & comme on leur laissait du temps pour s'occuper de leur logement, les petites cabanes se multiplièrent rapidement sur le terrain qu'on leur avait destiné pour cela.

Le Gouverneur n'avait ordonné ces établissements que provisoirement. On dessina donc le plan d'une ville, & l'on désigna le lieu où elle devait être assise. Il aurait été impardonnable de se donner des limites étroites dans une contrée d'une aussi vaste étendue que celle que nous possédons. La grandeur de la capitale doit répondre à celle de l'Empire. On croira aisément que telle a été notre intention, quand je dirai que la principale rue de notre ville future doit avoir, dans ce plan, deux cents pieds de largeur, & tout le reste en proportion;

mais quand sera - t - elle construite ? C'est ce qu'on ne sait pas ; nos incrédules ont la hardiesse de dire, que des forces dix fois plus grandes que les nôtres, ne la finiraient pas en dix ans.

Le Gouverneur ayant toujours intention de connaître un pays qui promet tant à la curiosité, entreprit vers ce temps une expédition dans les parties intérieures de la contrée. Ce parti composé de onze personnes, après avoir été par eau jusqu'à la tête du port, s'avança à l'ouest pour marcher à une chaîne de montagnes qu'on apperçoit aisément de quelque hauteur près du lieu où nous campions, surtout lorsqu'il fait beau, malgré qu'elles soient à une distance immense.

Le Gouverneur continua à marcher pendant quatre jours ; mais au bout de ce temps, voyant que la base des montagnes était encore éloignée de plus de vingt milles, & que les provisions qu'il avait emportées commençaient à s'épuiser, il jugea qu'il était prudent de retourner sans avoir atteint le but pour lequel cette expédition était entreprise. Nos voyageurs,

geurs , pour récompense de leurs peines , eurent cependant le plaisir de découvrir & de traverser une grande étendue de terrain qu'ils regardent , d'après les observations qu'ils ont faites , comme capable de produire tout ce qu'un heureux sol & un climat favorable , peuvent fournir. La surface de la contrée promet des avantages à ceux qui la cultiveront. Les arbres y sont à une distance considérable les uns des autres , & l'espace intermédiaire est rempli , non de broussailles , mais d'une herbe épaisse qui y croît en abondance. Je ne dois cependant pas cacher , que dans cette longue marche , nos voyageurs ne trouvèrent pas un seul ruisseau ; mais qu'ils furent obligés de se désaltérer avec de l'eau d'étangs qu'ils rencontrèrent dans les vallées. Il est probable que ces étangs ont été formés par les pluies qui tombent dans des saisons fixes de l'année. Ils n'eurent pas non plus le bonheur de rencontrer un quadrupède digne d'attention , excepté quelques kangaroos. Ce qui les surprit beaucoup , ce fut de trouver des marques certaines & nouvelles du séjour ou au moins du passage de quelques naturels , quoique dans toute leur route ils n'en eussent vu aucun ; ils n'ont pu découvrir non plus

les moyens par lesquels ces naturels se procuraient leur subsistance , à une si grande distance des bords de la mer.

Le 6 de mai le Supply alla à l'île de Lord Howe , dans le dessein de prendre des tortues pour l'établissement ; mais après y avoir attendu plusieurs jours , il fut obligé de revenir sans en avoir vu une seule , ce qui , sans doute , était dû à la saison déjà avancée. Trois des transports qui étaient chargés par la compagnie des Indes Orientales , d'aller prendre à la Chine une cargaison de thé , partirent vers ce temps pour Canton.

Le retour infructueux du Supply répandit une consternation générale ; car alors les provisions fraîches étaient plus rares que dans une ville assiégée. La prudence nous empêchait d'user du petit nombre d'animaux que nous avions apportés dans cette contrée , avec tant de dépense & à travers tant de difficultés ; & le poisson , qui à notre arrivée , & encore quelque temps après , avait été assez abondant , était devenu si rare qu'on ne le voyait pas sou-

vent sur la table des premiers d'entre nous ; & si quelques kangaroos égarés ne s'étaient pas heureusement offerts à nous de temps en temps , nous aurions été totalement privés d'aliments frais.

Dans cette situation , le scorbut commença ses ravages ordinaires & les étendit plus ou moins sur toutes les personnes de la Colonie. Malheureusement les productions végétales nourrissantes ne sont pas abondantes dans cette contrée , & ne sont pas très-propres à combattre cette maladie. Le terrain que nous avions défriché & où nous avions planté des graines potagères ne fournissait qu'une quantité insuffisante de ce dont nous avions un si grand besoin , soit que cela dépendit de la nature du sol , ou , ce qui est plus probable , de la saison trop avancée.

Dans l'espace du temps que je décris , les malfaiteurs commirent peu de crimes considérables. On entendit parler de quelques petits larcins , & l'esprit d'insubordination éclata dans quelques individus ; il n'y eut cependant qu'une exécution : ce fut un jeune homme

( 100 )

convaincu de vol , il souffrit la mort avec  
cette insensibilité , cette férocité même que  
peuvent seuls donner l'abrutissement de l'esprit  
& de l'ame.

---

## CHAPITRE XIV.

*CONTENANT ce qui s'est passé depuis  
le commencement de juin , jusqu'au  
départ des vaisseaux pour l'Europe.*

**L**ES moments de gaîté , qui sous un ciel plus heureux , passent sans qu'on y prenne garde , & qui sont sitôt ensevelis dans l'oubli , acquièrent , à une distance si éloignée & dans un pays presque perdu , quelque importance.

Le jour de l'anniversaire de la naissance du Roi , tous les Officiers de la garnison & des vaisseaux de Sa Majesté , qui n'étaient point de service , dinèrent avec le Gouverneur. Il n'est pas besoin de dire que , dans un jour si agréable , & le premier qu'on eut encore célébré dans notre nouvel établissement , une gaîté franche dicta tous les sentiments & inspira tous les convives. Parmi toutes les santés publiques , on en porta une à la prospérité de

la crique de Sidney, dans le Comté de Cumberland, nommée ainsi par ordre du Roi. A la pointe du jour les vaisseaux de guerre tirèrent chacun vingt - un coups, ce qui fut répété à midi, & le bataillon de la marine y répondit par trois salves de mousqueterie.

Les Officiers ne furent pas seuls à partager la joie qui devait être générale ; les quatre malheureux qui avaient été condamnés au bannissement, furent délivrés des fers ; ils rejoignirent leur première société, & l'on accorda trois jours de fête à chaque malfaiteur dans la Colonie. Les libéralités qui donnent un plaisir d'autant plus vif qu'elles s'étendent davantage, ne furent point oubliées à l'égard des prisonniers. Les hommes & les femmes reçurent, le 4 de juin, chacun une augmentation de ration, & tous les Officiers sans brevet, ainsi que les simples soldats eurent l'honneur de boire à la santé de Sa Majesté, une pinte de biere forte qu'on leur servit sous le pavillon, comme une augmentation de la ration ordinaire de boisson spiritueuse. Des feux de joie terminèrent la journée ; & j'ai bien de la satisfaction à pouvoir dire, qu'ex-

cepté un seul accident dont je vais rendre compte, une si grande indulgence ne fut suivie d'aucune fâcheuse conséquence, & ne donna nullement lieu de s'en repentir.

Vers ce temps, tout notre troupeau de bêtes à cornes, consistant en cinq vaches & un taureau s'égara dans les bois, soit parce qu'il n'était pas bien enfermé, ou par la négligence de ceux qui étaient chargés du soin de ces animaux; & malgré toutes les recherches que nous ayons pu faire, il n'est pas encore retrouvé. Comme il s'échappa à-peu près dans le même temps un malfaiteur nommé Corbet, qui était accusé de vol, on crut d'abord qu'il les avait emmenés pour s'en nourrir aussi long-temps qu'il le pourrait, ou peut-être pour les livrer aux naturels. Dans cette incertitude on envoya de tous côtés à la recherche, & l'on déclara le fugitif proscrit, s'il ne revenait pas à un jour fixé. Après beaucoup de peines & de fatigues, ceux qui étaient partis pour cette recherche, revinrent sans avoir trouvé le troupeau; mais le 21 du mois, Corbet parut près d'une ferme appartenant au Gouverneur, & pria un malfaiteur

qu'il rencontra dans cet endroit, de lui donner quelque nourriture, parce qu'il mourait de faim. L'homme y consentit, & sous le prétexte d'aller chercher ce qu'il lui demandait, vint nous apprendre où était Corbet ; on envoya sur le champ une garde armée pour se saisir de lui. Le pauvre malheureux était maigre & mourant de faim ; mais avec de bons aliments bien administrés, il fut en état, dès le 24, de subir son procès. Il s'avoua coupable du crime de vol dont on l'accusait, & reçut sa sentence de mort. Dans le cours de différens examens, il parut clairement qu'il ignorait le lieu où pouvait être le troupeau, & qu'il ne l'avait point dispersé.

Samuel Peyton malfaiteur, convaincu d'avoir, le soir du jour de la naissance du Roi, forcé la marquise d'un Officier, pour y voler, reçut sa sentence de mort, en même-temps que Corbet ; & le jour suivant ils furent exécutés en avouant qu'ils mouraient justement, & en demandant pardon à ceux qu'ils avaient offensés. Lorsque Peyton mourut, il avait vingt ans ; il avait passé la plus grande partie de sa vie dans les crimes, & il la ter-

mina par une fin ignominieuse. J'offre au lecteur la lettre suivante , écrite à la mère de ce malheureux , par un de ses camarades , comme une triste preuve que ce ne sont pas seulement des gens grossiers & sans éducation , qui ont forcé la Justice de leur pays à les bannir dans ces régions éloignées.

De la crique de Sydney , port Jackson , dans la  
nouvelle Galles méridionale , le  
24 de juin 1788.

**M**A CHÈRE ET HONORÉE MÈRE ,

LE cœur pressé de la douleur la plus profonde , & trop agité par l'idée de ma malheureuse situation , pour exprimer moi-même mes propres sentiments , j'ai obtenu de la bonté d'un ami compatissant , de me rendre le triste & dernier office de vous apprendre la terrible destinée qui m'attend. O ma mère ! avec quelle angoisse d'ame je consacre les derniers moments de ma vie à vous faire un éternel

adieu ! ma sentence est irrévocable , & avant demain j'aurai quitté cette vallée de misère pour entrer dans une éternité inconnue & sans fin. Je ne fatiguerai point votre tendresse maternelle par le détail des causes de mon malheur présent ; il me suffit de vous dire , que poussé par ce funeste penchant au mal , que ni les vertueux préceptes , ni l'exemple du meilleur des pères , n'ont pu déraciner , je suis enfin devenu la malheureuse , mais juste victime de mes fautes.

Je regrette trop tard de n'avoir pas écouté vos avertissements , & je suis sensiblement affecté du souvenir de tous les moments d'inquiétude que je vous ai fait passer ; j'implore pour ces fautes & pour toutes les autres , quelques grandes qu'elles soient , la divine Miséricorde , & encouragé par les promesses du Sauveur qui mourut pour nous , j'espère recevoir dans l'autre monde le pardon dont mes fautes m'ôtent l'espérance dans celui-ci. Je prie le Tout - Puissant de vous rendre capable de supporter l'affliction que je vous cause. Bannissez de votre mémoire le souvenir

de mes premières fautes , & que l'espérance de nous revoir heureux dans l'Éternité vous console de ma perte. Sincèrement repentant de mes crimes , convaincu de la justice de ma condamnation , & plein de confiance aux mérites de notre Rédempteur , je suis en paix parfaite avec tous les hommes , & j'espère trouver bientôt cette tranquillité que ce monde ne peut donner. Recommandez mon ame à la Miséricorde divine. Je vous fais un éternel adieu.

Votre malheureux fils mourant ;  
Samuel Peyton.

A Mistriss Peyton , à  
Londres.

Après cela il n'arriva plus rien dont il me paraisse utile d'instruire le lecteur. Il me semble que les choses que contiennent les chapitres suivans ne pouvaient pas être convenablement dispersés dans le corps de l'Ou-

vrage , c'est pourquoi je leur donne une place particulière , afin que les conséquences qui en résultent , puissent faire plus particulièrement connaître les avantages que doit produire l'établissement de cette Colonie.

---

## CHAPITRE XV.

*DESCRIPTION de la contrée , ses productions , son climat , &c.*

Nous n'avons rien à ajouter aux connaissances géographiques qu'on a de cette contrée , & qui ont été fournies par les Capitaines Cook & Furneaux. Le dernier reconnut la côte , depuis la terre de Diemen , jusqu'au  $39^{\circ}$  latitude sud , & le Capitaine Cook , depuis la pointe Hicks , qui gît au  $37^{\circ} 58'$  , jusqu'au détroit de l'Endeavour. L'espace compris entre l'extrémité de la partie découverte par Furneaux , & la pointe Hicks est donc la seule partie inconnue de la côte méridionale , & le mauvais temps nous ayant empêché d'examiner plus long - temps ces bords , nous ne pouvons dire s'il y a , dans ces environs , un détroit qui coupe le continent. Je dirai cependant qu'un Officier de marine de mes amis , m'apprit que lorsque la flotte était à la

hauteur de cette partie de la côte, on sentit un fort courant.

A la distance de soixante milles dans les terres, une vaste chaîne de hautes montagnes, s'étend dans une direction presque nord & sud. Le Gouverneur se propose, si rien n'en empêche, d'aller incessamment en examiner les sommets; il est probable qu'il y trouvera de quoi satisfaire sa curiosité. S'il existe de grandes rivières dans cette contrée, ce dont plusieurs personnes doutent beaucoup, elles doivent prendre naissance dans ces hautes montagnes, & courir à une grande distance, dans la direction vrai nord & vrai sud; car c'est une singularité frappante que trois ports aussi beaux que la Baye Botanique, le Port Jackson & Baye Broken (rompue) se terminent de la même manière, par des marais remplis de Palétuviers.

L'aspect général de la contrée est certainement agréable, bien diversifié par de jolies collines, bien coupé par des vallées, la plupart couvertes d'arbres, dont le feuillage s'étend au loin & qui se renouvelle dans toutes les

saisons. Dans les lieux où les arbres sont rares, on trouve une grande variété d'arbrisseaux, presque tous inconnus aux Européens, & qui surpassent par leur nombre, leur beauté & leur odeur, tout ce que j'ai vu dans les autres pays incultes.

On remarque sur-tout un grand arbrisseau qui porte une fleur blanche très-élégante, dont l'odeur est délicieuse, & qui parfume l'air à une grande distance. Il n'y a pas beaucoup de différentes espèces d'arbres, & le bois en est d'un si mauvais grain, qu'on ne peut presque pas s'en servir; ce bois offre des difficultés incroyables dans le travail, comme nous l'avons éprouvé en construisant nos maisons. Il est excessivement dur, pesant & s'éclate facilement. Ces arbres distillent une résine rouge, épaisse fort semblable au sang-de-dragon, par sa nature & par ses usages en médecine, particulièrement dans les dissenteries où elle a quelquefois réussi, lorsque les autres remèdes avaient manqué. Pour adoucir son acreté, il est d'usage de la combiner avec les opiats.

La nature du sol est variée. Celui qui est

autour de l'anse de Sydney est sablonneux , & on y trouve çà & là quelques couches d'argile. Nous avons tiré peu de parti du terrain sablonneux ; mais il paraît qu'on ne peut douter que quelque grand espace de terrain dans notre voisinage ne produise tout ce qu'on y sèmera. On devrait sans doute envoyer , dans ce pays , quelques fermiers intelligens & instruits pour essayer les terres les plus propres à la culture ; car celles que nous avons choisies pour nos expériences en agriculture , science dans laquelle on conçoit que nous sommes peu instruits , n'ont pas récompensé nos peines jusqu'à présent , ce qui peut fort bien dépendre de ce que nous avons mal choisi.

Il n'est pas fort difficile de nettoyer & de défricher les terres , parce qu'il n'y a pas beaucoup de taillis , quoique le pays n'en soit pas absolument exempt. Nous ne pouvons rien dire des prairies naturelles que le Capitaine Cook prétend qu'on trouve près de la Baye Botanique , il n'en existe point aux environs du Port Jackson. L'herbe croît cependant partout , excepté dans les marais ; en grande quantité , quoiqu'elle ne soit pas très-fine. Il paraît

paraît qu'elle convient mieux aux chevaux & aux vaches qu'aux moutons. On trouve de temps en temps quelques fruits sauvages, parmi lesquels est la petite pomme rouge dont parle le Capitaine Cook, & un fruit qui ressemble au raisin; mais par son acidité extrême, il a le goût des groseilles vertes. Il deviendrait probablement meilleur s'il était cultivé.

Avant de partir d'Angleterre j'ai souvent entendu dire que le second objet de notre expédition était de découvrir des mines. Peut-être y en a-t-il, mais c'est ce qu'aucun de nous ne peut décider. Cependant l'opinion de plusieurs personnes dont le jugement n'est pas à mépriser, paraît favoriser cette conjecture d'après ce qu'elles ont vu dans des pierres qu'on a ramassées dans ces pays. Il est fâcheux qu'il n'y ait pas dans cette colonie quelqu'un en état de jeter plus de lumière sur ce sujet. Il aurait été également à désirer qu'on eût envoyé un savant botaniste pour recueillir & décrire les rares & belles plantes dont ce pays est rempli. Au Cap de Bonne-Espérance, nous nous flattions que

M. Mason, jardinier du jardin royal des plantes, qui était chargé d'en recueillir là pour les jardins de Kew, se serait joint à nous; mais il paraît que ses ordres l'empêchaient de quitter cette route battue, pour entrer dans une scène pleine de variétés & de nouveautés.

Cette contrée invite cependant les Naturalistes; quoique les oiseaux n'y soient pas très-nombreux, ils sont très-variés, & leur plumage est de la plus grande beauté. On y trouve entr'autres le cockatoo (catacoua) le lory & des perroquets; mais l'oiseau qui mérite le plus d'attention, est une espèce d'autruche, qui ressemble plus à l'émeu ou casoar de l'Amérique méridionale, qu'à aucun autre que nous ayons vu. On en tua un qui pesait 70 livres: la longueur de cet oiseau, depuis l'extrémité des pattes, jusqu'au bout du bec, était de sept pieds deux pouces anglais, quoiqu'il soit probable qu'il n'avait pas encore toute sa grandeur. En le disséquant on observa quelques singularités; la vésicule du fiel était fort grande, le foie pas plus gros que celui d'une volaille domestique, & malgré les plus exactes recherches, on ne put trouver de gésier. Les

Jambes de cet oiseau étaient très-longues & couvertes d'écailles épaisses & dures , ce qui indique bien que cet animal est formé pour vivre dans les déserts : ses pieds différaient de ceux de l'autruche , en ce qu'ils formaient un triangle , au lieu d'être fendus. Goldsmith qui a donné une description de l'émeu , la seule espèce d'oiseau à laquelle je puisse rapporter cet animal , dit « qu'il a le dos & le croupion cou-  
 » verts de longues plumes qui tombent &  
 » couvrent l'anus ; que ces plumes sont grises  
 » sur le dos , & blanches sur le ventre ». Les aîles sont si petites , qu'à peine elles en méritent le nom , elles ne sont pas fournies de ces belles plumes qui ornent les aîles des autruches.

Toutes les plumes sont extrêmement grosses ; mais leur structure est digne d'attention ; car elles sortent doubles d'un seul tuyau , singularité dont l'auteur que j'ai cité , n'a pas fait mention. On peut présumer que ces oiseaux ne sont pas rares , puisqu'on en a vu plusieurs , dont quelques-uns étaient fort grands ; mais ils sont si sauvages qu'il est très-difficile de les tirer. Quoique ces animaux ne puissent pas voler , ils courent avec une telle

vitesse , qu'ils laissèrent loin derrière eux les plus prompts lévriers, que nous avions envoyés après eux pour leur donner la chasse. On a mangé celui que nous avons tué : sa chair avait le goût de celle du bœuf.

Outre l'émeu ou casbar , on a vu beaucoup d'autres oiseaux fort grands , qui augmenteront le nombre de ceux qu'ont décrit les Naturalistes , si nous avons assez de bonheur pour en saisir. On ne trouve point la chauve-souris de la rivière Endeavour , que le Capitaine Cook dit être grosse comme une perdrix.

Nous avons peu de chose à dire des quadrupèdes , excepté du kangaroo. Ils ne sont pas en grand nombre, & sont presque tous du genre des opossum ou sarigue. Il ne paraît pas qu'il y ait dans ce pays aucun animal de proie , & c'est fort heureux pour nous , puisqu'ils nous priveraient du seul aliment frais que cet établissement fournisse, de la chair du kangaroo. Ce singulier animal est déjà connu en Europe par la figure & la description que le Capitaine Cook en a données. On ne peut rien contredire dans cette figure , que la position des ongles

des jambes de derrière , qui sont unis ensemble comme ceux du chien , tandis qu'on ne voit pas cela dans l'animal que je décris. Ce fut M. de la Pérouse qui me fit faire cette remarque, lorsque nous comparions un kangaroo avec la figure qui est , comme il l'a fort bien observé , assez correcte pour donner aux gens du monde une bonne idée de cet animal ; mais pas suffisamment exacte pour les Naturalistes.

Nous connaissons encore très-peu l'histoire naturelle du kangaroo , nous pouvons avancer cependant que cet animal est une nouvelle espèce d'opossum , puisque la femelle a une poche sous le ventre , dans laquelle le petit est contenu , & où l'on trouve les mammelles seulement au nombre de deux , ce qui fait présumer , quand même nous n'aurions pas d'autres preuves , que le kangaroo porte rarement plus d'un petit à-la-fois ; mais ce qui met cette assertion hors de doute , c'est que nous avons tué une douzaine de femelles , qui n'avaient constamment qu'un seul petit de formé dans la poche ; malgré cela cet animal peut être regardé comme fécond , parce qu'il commence à porter de très-bonne heure. Nous avons pris des kan-

garoos femelles avec leurs petits , qui ne pèsaient que 30 livres , & nous avons lieu de croire que lorsqu'ils sont parvenus à leur entière croissance, ils ne pèsent pas moins de 130 livres. Nous avons pris un mâle qui pèsait 130 livres , les dimensions des différentes parties de cet animal , étaient comme il suit :

	pieds.	pouces.
Longueur totale. . . . .	7	3
Longueur de la queue. . . . .	3	4 $\frac{1}{2}$
Longueur des jambes de derrière. . . . .	3	2
Longueur des jambes de devant. . . . .	1	7 $\frac{1}{2}$
Circonférence de la queue à sa racine . . . . .	1	5

On aura peut-être bien de la peine à me croire , en voyant la grandeur à laquelle cet animal peut arriver , quand je dirai que le kangaroo à sa naissance , n'est pas plus gros qu'une souris , c'est cependant ce que je puis positivement assurer , pour l'avoir vu plusieurs fois.

Les jambes de derrière du kangaroo jouissent d'une force musculaire extraordinaire. Sa vitesse est très-grande , quoiqu'elle ne soit pas tout-à-fait égale à celle du lévrier ; mais quand les

lévriers ont saisi cet animal, ils ne peuvent pas le retenir, à cause des efforts étonnants qu'il fait. On a mesuré le bond du kangaroo, quand il n'est pas très-poussé, & l'on a trouvé qu'il passe vingt pieds. Nous ne savons point encore dans quel temps de l'année, ni de quelle manière ces animaux s'accouplent.

La chair du kangaroo, quand il est jeune, est tendre & de bon goût; mais lorsqu'il est vieux, elle est plus coriace & plus fibreuse que celle du taureau. Ces animaux ne sont point carnivores, ils ne vivent que d'herbes & d'autres végétaux. Leur cri est triste & très-différent de celui d'aucun autre animal; il n'y a guères que les jeunes qui le fassent entendre.

Les poissons que nous espérons trouver en grande quantité, n'y sont pas nombreux. En été ils sont assez abondants; mais depuis quelques mois nous en avons très-peu pris. La Baye Botanique surpasse, à cet égard, le port Jackson. Les Français y ont pris près de deux mille poissons en un jour. C'est une espèce de poisson auquel nous avons donné le nom de cavalier léger, à cause d'un os de la tête,

qui ressemble à un casque. On y voit aussi des loups de mer, des mulets, des rayes, des soles, & beaucoup d'autres espèces de poissons, assez bons pour augmenter nos regrets de ce qu'ils ne sont pas plus abondants.

On y trouve des goulus de mer d'une énorme grandeur. L'équipage du Sirius en prit un qui avait six pieds de circonférence dans la partie la plus large. Le foie de ce poisson rendit vingt-quatre gallons (1) d'huile. On trouva dans son estomac la tête d'un goulu qui avait été jettée à la mer, du même vaisseau. Les Indiens ont probablement ressenti les effets de la fureur vorace de cet animal; car ils montrent la plus grande horreur à la vue de ce terrible poisson.

On voit rarement des reptiles & des animaux venimeux. On a tué de grands serpents dont la peau était très-agréablement tachetée; mais heureusement nous ne connaissons pas les effets de leurs morsures. Les insectes, quoique nombreux, ne sont pas, même en été, aussi incommodes qu'en Amérique, aux Indes orientales, ni dans d'autres contrées.

(1) Le gallon vaut environ quatre pintes de Paris.

Le climat est très-agréable pour y vivre. En été les chaleurs sont ordinairement tempérées par la brise de mer qui souffle dès le matin ; & dans l'hyver le froid n'est pas assez fort pour qu'on en soit incommodé. Nous avons eu deux ou trois fois des gelées blanches & de la grêle ; mais point du tout de neige. Le thermomètre de Farenheit ne s'est jamais élevé au-dessus de 84 degrés , & n'est point descendu au dessous de 35 ; il s'est tenu , au commencement de février , entre 78 & 74 à midi. La température de l'air n'est pas moins salubre qu'elle est agréable. Ces terribles fièvres putrides qui ravagent si souvent les contrées nouvelles , nous sont inconnues , & si l'on excepte une légère diarrhée qui nous attaqua dès que nous fumes débarqués , & qui ne fut mortelle que pour un très-petit nombre de personnes , nous sommes totalement exempts de maladies épidémiques.

Enfin , je ne connais point de climat qui égale celui-ci , excepté qu'on y entend souvent le tonnerre dans les mois chauds de l'été. Il n'y avait pas quinze jours que nous étions à terre , que nous eumes de violents coups de

tonnerre accompagnés de pluie , ils durèrent plusieurs jours & tuèrent quelques-uns de nos moutons ; nous commençons à tirer des présages sinistres ; mais heureusement nous n'avons point , depuis quelques mois , de semblables orages.

---

## CHAPITRE XVI.

*Progrès de l'établissement. Situation des affaires au temps où le vaisseau, qui porte cette relation, partit pour l'Angleterre.*

P O U R avancer les ouvrages publics , on a divisé les malfaiteurs en compagnies, au commandement de chacune desquelles on a préposé une personne choisie entre nous. Il aurait été à désirer que le Gouvernement eût pris cet objet en considération avant notre départ d'Angleterre , & qu'il eût choisi quelques personnes avec des appointements raisonnables pour remplir les fonctions d'inspecteurs ; car il résulte d'un plan si imparfait , que l'objet pour lequel les malfaiteurs ont été envoyés, n'est pas rempli.

Les femmes ont jusqu'à présent vécu dans la paresse , excepté quelques-unes qu'on a employées à faire des moules pour les tuiles , & à ramasser des coquilles pour faire de la chaux.

Mais je le répète , la conduite de ces gens depuis notre arrivée dans l'établissement , a été beaucoup meilleure qu'on n'avait lieu de s'y attendre.

Les magasins provisoires en bois , & couverts de chaumes ou de lattes , pour y placer les cargaisons des vaisseaux , sont maintenant achevés. On a établi un hôpital. Les baraques pour les militaires sont très-avancées , on y construit des cabanes de tous côtés , en attendant qu'on ait élevé des bâtimens plus durables. Malgré cela les tentes des troupes de la marine & des malfaiteurs subsistent encore , & pour défendre ceux qui les habitent du froid des nuits , on les a couvertes de chaume en dehors , & en dedans on les a garnies de broussailles.

Le plan de la ville est marqué ainsi que je l'ai déjà dit ; & comme les pierres de taille sont de bonne qualité & abondantes , cette ville pourra être bientôt construite. On n'a cependant commencé encore que deux maisons de pierre qui sont destinées pour le Gouverneur & le Lieutenant-Gouverneur. Un des plus grands obstacles à la construction , est le

défaut de pierre à chaux , on n'en a pas encore découvert. L'argile pour faire des briques est abondante , il y en a déjà une grande quantité de cuites , & prêtes à employer.

En parlant des bâtimens publics, je ne devais assurément pas oublier un observatoire élevé à une petite distance du camp , il est presque fini , & lorsqu'il sera garni de télescopes & des autres instruments d'astronomie envoyés par le bureau des longitudes , les Officiers qui s'ennuieront de l'oisiveté du camp au port Jackson , pourront s'y occuper à faire des observations. Une des principales raisons qui ont engagé le bureau des longitudes à fournir cet appareil d'instruments , est de mettre M. Dawes , Lieutenant de la marine , aux soins duquel l'observatoire est confié , en état de faire des observations sur une comète qui doit paraître bientôt dans l'hémisphère austral. La latitude de l'observatoire est fixée , par le résultat de plus de trois cents observations , à  $33^{\circ} 52' 30''$  sud , & la longitude à  $151^{\circ} 16' 30''$  à l'est de Greenwich. La latitude de la pointe méridionale qui forme l'entrée du port est de  $33^{\circ} 51'$  , & celle de la pointe nord qui lui est opposée est de  $33^{\circ} 49' 45''$  sud.

Depuis que nous sommes débarqués ici, nous n'avons perdu que trois personnes de l'État militaire, un sergent & deux soldats. Cinquante-quatre malfaiteurs, en y comprenant ceux qui ont été exécutés, sont morts. On ne peut pas mettre au nombre des causes de cette mortalité, la peine excessive & le défaut de nourriture, puisqu'on leur donne la même ration d'aliments, qu'aux officiers & aux soldats de la garnison, & qu'on les exempte de travail le samedi après midi & le dimanche. Ils entendent le service divin qu'on célèbre dans un des magasins ou sous un grand arbre en plein air, jusqu'à ce qu'on ait bâti une église.

Il peut paraître surprenant que nous n'ayons pas encore construit un poste fortifié ou une place de sûreté. S'il arrivait quelque accident pendant la nuit, il n'est pas aisé de dire ce qu'il en pourrait résulter, avant que les troupes éparses dans un camp fort étendu, pussent se rassembler pour agir. Ce qui arriva il y a quelques jours, pourra peut-être hâter la construction de cet ouvrage si nécessaire. Dans l'obscurité de la nuit, les sentinelles en faction sur le côté oriental de la Baye, enten-

dirent plusieurs Indiens qui parlaient près de leur poste. Ces soldats agirent en cette occasion , avec leur fermeté ordinaire ; & sans se troubler , ils avertirent l'officier de ce qui se passait ; il prit sur le champ toutes les précautions capables de prévenir une attaque , & donna ordre en même - temps de ne point molester les Indiens tant qu'ils resteraient paisibles. L'obscurité de la nuit , & la distance à laquelle ils étaient , nous empêchèrent de nous assurer de leur nombre ; mais par le son des voix & quelques autres circonstances , on suppose qu'ils étaient près de trente. Nous ignorons quelles étaient leurs intentions en nous honorant d'une visite qui était la seule qu'ils nous eussent faite depuis cinq mois ; mais il est très-probable que c'était pour piller ou pour voir si nous dormions en sécurité , & quelles étaient nos précautions pour nous garder la nuit. Quand les cloches des vaisseaux qui étaient dans le port , frappèrent l'heure de la nuit , & que les sentinelles crièrent dans leurs postes *all's well* , tout est bien , les sauvages gardèrent un profond silence qui dura quelques minutes , quoique le moment d'avant ils parlaient avec grand bruit & beaucoup de

vitesse. Après être restés un temps assez  
considérable , ils partirent sans avoir dit un  
mot à nos gens.

---

## CHAPITRE XVII.

*Des avantages que la mere-patrie peut retirer de cette colonie.*

**I**L y aurait de la présomption à vouloir pénétrer les intentions que le Gouvernement a eues en formant cet établissement; mais sans avoir cette prétention, je dirai ce que je pense sur les avantages que l'Angleterre peut retirer de cette colonie.

Si l'on a dessein d'en faire seulement un lieu d'exil pour les malfaiteurs; la nature du pays, sa situation & son étendue rendent cet endroit très-propre à remplir cet objet; mais si c'est dans l'intention de favoriser le commerce, je crains que cet établissement ne soit tout-à-fait inutile. Le chanvre de la nouvelle Zelande qu'on espérait y trouver, n'est pas un produit naturel de ce sol; il ne se trouve pas non plus dans l'île de Norfolk, quoiqu'on nous ait

assuré qu'il y croissait ; desorte que le défaut de cette plante & la mauvaise qualité du bois que produit ce pays , fait évanouir le projet d'en tirer des provisions navales pour secourir les Indes orientales , en cas de guerre. S'il était possible de transporter le beau bois de l'île de Norfolk , sa valeur deviendrait beaucoup plus grande , mais les difficultés que cette entreprise présente , sont insurmontables.

L'île de Lord Howe , quoiqu'elle soit une acquisition inestimable pour notre colonie , ne produit guère que des palmiers ou chou-palmistes.

Si l'on envoyait assez de troupes pour soutenir ceux qui s'occupent de la culture des terres , il n'est pas douteux que dans l'espace de quelques années , ce pays ne fût en état de fournir assez de grains pour la nourriture de ses nouveaux possesseurs ; mais cela ne peut s'effectuer , que nos limites actuelles ne soient reculées ; ce qui exigerait des détachements de troupes , qu'on ne peut séparer maintenant de l'établissement ; d'ailleurs l'Angleterre serait toujours obligée de nous fournir , pendant très long-temps , les autres choses nécessaires à

la vie ; car après ce que nous avons vu , il serait chimérique de penser que nous soyons dans peu , en état d'élever assez de bestiaux pour notre consommation. Il est donc évident que si la grande Bretagne négligeait de nous envoyer régulièrement des provisions , il s'en suivrait les plus fatales conséquences pour l'établissement.

Les spéculateurs qui auraient envie d'y chercher fortune , doivent bien peser ce que j'ai dit. Si les richesses que le commerce procure flattent leur imagination , ils seront cruellement trompés ; l'éloignement de ce pays , ses productions & le peu de connexion avec les autres parties du monde , justifient mon assertion ; mais pour les hommes sans ambition , qui ne cherchent qu'une retraite , je pense que le continent de la nouvelle Galle méridionale , n'est pas sans attraits. Avec des lettres de recommandation & un capital suffisant pour se fournir d'instruments d'agriculture & de ménage , une vache , quelques moutons & des cochons , un tel homme réussirait & obtiendrait une aisance passable , pourvu qu'il fût certain , avant de quitter son pays natal , qu'on

lui assurât des provisions, jusqu'à ce qu'il fût établi, & qu'on lui accordât une portion de terre, en arrivant dans cette contrée.

Si le même homme unit la persévérance à une connaissance suffisante de la culture, il est très - probable que dans l'espace de dix ans, il peut vivre dans l'aisance, & ce qui est aussi précieux, dans l'indépendance. Avec le superflu de sa ferme il pourra acheter des maîtres de vaisseaux qui iront pour le Gouvernement, des marchandises d'Europe pour fournir à ses besoins, & non au delà; car il ne doit pas compter sur la culture du tabac, du riz, de l'indigo, de la vigne, pour laquelle cependant le sol & le climat me paraissent singulièrement propres; la distance d'un marché pour vendre ces denrées, ferait monter les frais de transport à un prix qui ôterait tout espoir d'un profit raisonnable, & de longtemps, sans doute, il n'y aura assez de consommateurs dans cette colonie, pour prendre les denrées des mains du fermier.

Si quelqu'un engagé par ce récit, veut passer dans cette colonie, qu'il ait soin, avant de

quitter l'Angleterre, de se pourvoir de tous les habits nécessaires à son usage, à celui de sa famille & de ses domestiques, ainsi que de meubles & d'instruments d'agriculture, (une charrue est inutile, puisque nous faisons usage de la houe) parce qu'il ne touchera à aucun port où il puisse les acheter avec avantage; il est bon aussi que les moutons & les cochons soient tirés d'Angleterre; mais on trouvera le vin, les liqueurs spiritueuses, le tabac, le café, le sucre, le thé, le riz, la volaille dont on aura besoin, à Ténériffe ou à Madere, au Cap-de-Bonne-Espérance & au Brésil.

Cette partie du monde offre peu de ressources à ceux dont la fortune est désespérée, ainsi qu'à la plus basse classe du peuple, à moins qu'ils ne puissent y passer comme *engagés*, ainsi qu'on le pratique en Amérique; car on ne peut guères supposer que le Gouvernement veuille les nourrir dans cette colonie, jusqu'à ce qu'ils y soient établis; & cependant, sans ce secours, ils périront de misère.

J'ignore quelles sont les instructions du Gouverneur, relativement aux malfaiteurs,

lorsque le terme de leur exil sera expiré. Ils seront libres alors, & je crois qu'ils pourront ou s'établir dans le pays, ou revenir en Europe. Le premier projet exigerait quelques dépenses publiques, le dernier serait difficile à exécuter, excepté dans quelques cas particuliers, par la multitude des causes qui empêchent une communication fréquente entre l'Angleterre & ce continent.

LISTE des personnes qui composent les Etablissements civil & militaire dans la nouvelle Galles Meridionale.

---

*Gouverneur & Commandant en chef*, son Excellence Arthur Phillip, Ecuyer.

*Lieutenant-Gouverneur*, Robert Ross, Ecuyer.

*Juge de la Cour de l'Amirauté*, Robert Ross, Ecuyer.

*Chapelain de l'Etablissement*, le Révérend Richard Johnson.

*Juge-Avocat de l'Etablissement*, David Collins, Ecuyer.

*Secrétaire du Gouverneur*, David Collins, Ecuyer.

*Inspecteur-Général*, Auguste Alt, Ecuyer.  
*Commissaire des vivres*, André Miller, Ecuyer.  
*Assistant Commissaire*, M. Zechariah Clarke.  
*Prévôt Martial qui agit comme Sheriff du Comté  
de Cumberland*, M. Henri Brewer.  
*Officier de paix*, M. Jacques Smith.

### ETABLISSEMENT MILITAIRE.

*Le vaisseau du Roi, le Sirius*, Jean Hunter,  
Ecuyer, Commandant.  
*Lieutenants*. Bradley, King, Maxwell.  
*Le Supply, Brig armé du Roi*, commandant le  
Lieutenant Henri Lidgbird Ball.

*Quatre compagnies des troupes de la Marine.*  
Major Robert Ross, Commandant.

*Capitaines commandant les Compagnies.*  
Jaques Campbell, Jean Shea, Lieutenants Ca-  
pitaines, Jaques Meredith, Watkin Tench.

#### *Premiers Lieutenants.*

George Johnson.	Jean Johnson.
Jean Creswell.	Jaques Maitland Shairp.
Robert Nellow.	Thomas Davey.
Jaques Furzer.	Thomas Timins.
Jean Poulden.	

*Seconds Lieutenants.*

Ralph Clarke.                      Jean Long.

Guillaume Dawes.                  Guillaume Feddy.

*Adjudant*, Jean Long.

*Quartier-Maitre*, Jaques Furzer.

*Aide - de - Camp du Gouverneur*, George  
Johnson.

*Officier d'Ingénieur & d'Artillerie*, Guillaume  
Dawes.

H O P I T A L.

*Premier Chirurgien de l'Etablissement*, Jean  
With, Ecuyer.

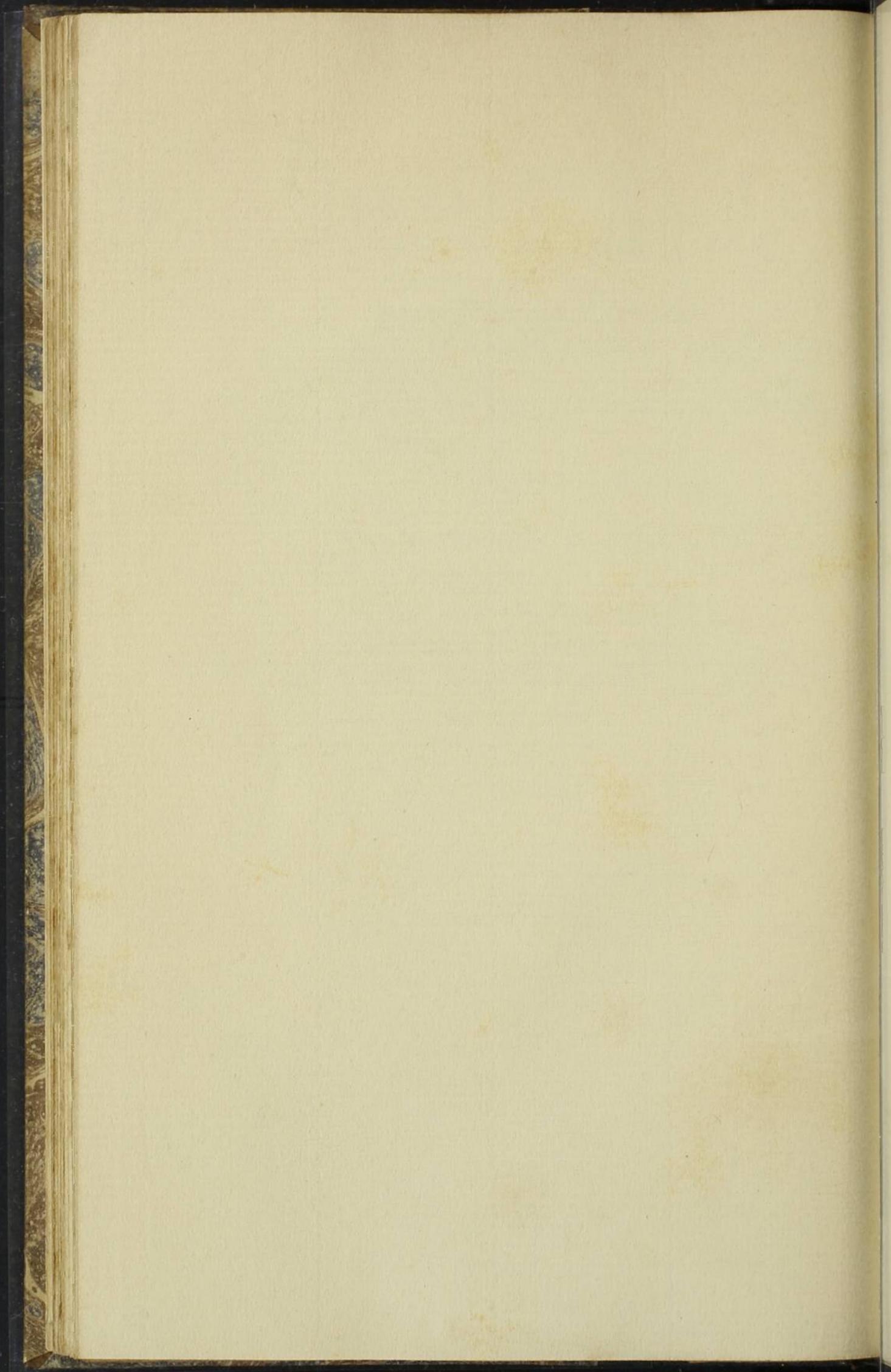
*Premier Aide*, M. Denis Considen.

*Second Aide*. M. Thomas Arndell.

*Troisième Aide*. M. Guillaume Balmain.

F I N.







30376



